

Sur l'auteur

Mario Levrero (1940-2004) est né et mort à Montevideo.

Il avait en horreur interviews et prologues, s'intéressait à l'auto-hypnose, croyait aux phénomènes télépathiques, lisait sur le Zen, était accro aux ordinateurs, aux jeux de solitaire et à la pornographie. Il adorait lire des romans policiers au petit déjeuner, qu'il prenait souvent en début d'après-midi. Levrero a tour à tour été journaliste, animateur d'ateliers d'écriture virtuels, vendeur de livres d'occasion, auteur de mots croisés et de scénarios de bande dessinée, photographe et parapsychologue. Il a commis de nombreux ouvrages inclassables. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains latino-américains contemporains.

LE ROMAN LUMINEUX

DU MÊME AUTEUR

Fauna, Complexe, 1993.

J'en fais mon affaire, L'Arbre vengeur, 2012.

Le discours vide, Notabilia, 2018.

Mario Levrero

LE ROMAN LUMINEUX

Roman

Traduit de l'espagnol (Uruguay)
par Robert Amutio

NOTAB/LIA

Titre original : *La novela luminosa*
© 2005, Heirs of Mario Levrero

© Les éditions Noir sur Blanc, 2021, pour la présente édition.

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-700-6

Remerciements

Aux Puissances qui m'ont permis de vivre les expériences lumineuses.

À la Fondation John Simon Guggenheim.

À tous ceux qui ont accepté de figurer comme personnages du « Journal de la bourse », et très particulièrement à Chl.

Aux lecteurs-cobayes qui m'ont aidé dans la correction du « Journal », et très particulièrement à Eduardo Abel Giménez, Carmen Simon, Monica Suarez et Fernanda Trías.

À ceux qui m'ont encouragé à présenter ma candidature à la bourse Guggenheim, et particulièrement à Malario Díaz, Hugo Verano, Julio Ortega, Fernando Burgos et Rómulo Cosse ; et à Mariana Urti, impeccable secrétaire pour toutes les démarches avec la Fondation.

M. L.

Préface historique au roman lumineux

Je ne suis pas sûr de l'origine exacte, de l'impulsion initiale qui m'a conduit à tenter le roman lumineux ; bien qu'il soit expressément écrit, dès les premières lignes du premier chapitre, que cette impulsion naît d'une image obsédante – une image, du reste, suffisamment explicite pour que le lecteur puisse croire en cette déclaration initiale. Moi-même, je devrais la croire sans la moindre hésitation, puisque je me souviens très nettement aussi bien de l'image que de son caractère obsédant, ou pour le moins récurrent pendant un laps de temps assez long pour m'avoir suggéré l'idée d'obsession.

Mes doutes se rapportent plutôt au fait qu'à présent, en évoquant ce moment-là, c'est une autre image, complètement différente, qui m'apparaît ; et, d'après cette image qui me vient à l'esprit maintenant, l'impulsion initiale fut donnée par une conversation avec un ami. J'avais raconté à cet ami une expérience personnelle qui avait été pour moi d'une grande importance, et je lui avais expliqué combien il me serait difficile d'en faire un récit. Selon ma théorie, certaines expériences extraordinaires ne peuvent être racontées sans être dénaturées ; il est impossible de les transposer sur le papier. Mon ami avait insisté sur le fait que, si je l'écrivais comme je la lui avais racontée ce soir-là, j'aurais un magnifique récit ; et que, non seulement je pouvais l'écrire, mais qu'il était de mon devoir de l'écrire.

En réalité, ces deux images ne sont pas concurrentes ; on pourrait même dire qu'une lecture attentive des premières lignes de ce premier chapitre, une lecture attentive que je viens de faire à l'instant, avant de commencer ce paragraphe, nous les autorise. Il semble qu'en ce début coexistent les deux aspects ; qu'ils ne se mêlent pas, parce que je ne savais pas encore, en commençant à écrire, que j'étais justement en train d'écrire sur cette expérience transcendante. Là je parle de l'image obsédante, qui fait référence à une disposition particulière des éléments nécessaires pour l'écriture, et plus bas je mentionne un désir parallèle, distinct, d'écrire sur certaines expériences que je classe comme « lumineuses ». Ce sera quelques lignes plus loin que je me demanderai si cette chose, ceci, que j'avais commencé à écrire en cédant à la première impulsion, ne serait pas cette autre chose, cela, que je désirais écrire. Mais il n'y a aucune mention de mon ami, et cela me paraît injuste – bien qu'il ne soit plus mon ami et que, d'après ce que l'on m'a rapporté, il traîne partout en disant pis que pendre de moi. Il est très probable qu'à ce moment-là j'avais complètement oublié la recommandation, l'autorisation ou l'ordre de l'ami, et que j'étais réellement convaincu qu'écrire cette histoire était mon propre désir.

Je remarque qu'à présent, alors que beaucoup de temps a passé, je vois nettement la relation de cause à effet : mon ami m'a poussé à écrire une histoire que je savais impossible à écrire, et il m'a imposé cette tâche comme un devoir. Cette obligation est restée là, œuvrant depuis l'obscurité, rejetée sans appel par la conscience, et, avec le temps, elle a commencé à émerger sous la forme de cette image obsédante tandis qu'elle effaçait astucieusement ses traces, parce qu'une contrainte crée des résistances ; pour supprimer ces résistances, la contrainte venue du dehors s'est déguisée en un désir venu du dedans. Même si, bien sûr, le désir préexistait, puisque, pour une raison ou une autre, j'avais raconté à mon ami ce que je lui avais raconté ; je savais peut-être, d'un savoir secret et subtil, que mon ami chercherait la manière de me contraindre à faire ce que je croyais impossible. Je le croyais impossible, et je continue de le croire. Que ce fût impossible

n'était pas une raison suffisante pour ne pas le faire ; cela, je le savais, mais j'étais réticent à tenter l'impossible.

Mon ami avait peut-être raison, mais pour moi rien n'est jamais simple. Je me vois à présent, l'imagination travestie en souvenir, en train d'écrire simplement l'histoire que j'avais racontée à mon ami, comme je la lui avais racontée, et constatant l'échec ; je me vois déchirer en bandelettes les cinq ou six pages qu'aurait nécessitées ce récit, et il est bien possible qu'il s'agisse d'un souvenir authentique parce que j'ai en tête d'avoir écrit un jour cette histoire, même si maintenant il n'en reste plus la moindre trace dans mes papiers. De là doit alors avoir surgi l'image obsédante, venant m'indiquer la façon correcte de me situer pour pouvoir réussir à l'écrire, et de là même doit avoir surgi ce désir de l'écrire, maintenant transformé en un désir d'écrire sur d'autres expériences transcendantes, d'en faire comme des échelons pour pouvoir parvenir à l'histoire que je voulais ou devais écrire, peut-être à cette histoire que j'avais écrite et détruite. Je veux dire : une compréhension, en arrière-fond, que l'échec de mon récit était dû à l'absence d'un environnement, d'un contexte qui le mette en valeur, d'une atmosphère particulière créée à grand renfort d'images et de mots pour venir renforcer l'effet que l'anecdote devait provoquer chez le lecteur.

C'est ainsi que je me suis compliqué la vie, parce que tout cet environnement, toutes ces images et tous ces mots m'ont entraîné sur des chemins insoupçonnés, quoique très logiques ; ces processus sont merveilleusement expliqués dans *Le Château intérieur* de sainte Thérèse d'Avila, ma patronne, mais il est clair que personne ne trouve suffisant qu'on lui explique les processus ; il n'y a pas d'autre solution que de les vivre, et c'est en les vivant qu'on les apprend, mais c'est aussi ainsi que les erreurs sont commises et que nous perdons le cap. Je crois que, dans ces chapitres du « roman lumineux » que je conserve, notre direction est perdue presque dès le départ, et que les cinq longs chapitres ne sont rien d'autre qu'une tentative laborieuse de reprendre le cap perdu. Tentative laborieuse, c'est vrai, méritoire même, surtout si nous tenons compte des circonstances qui l'ont accompagnée et cernée, et finalement mutilée.

C'est que moi aussi je devais être mutilé, et je l'ai été. La plupart des actions qui formaient les circonstances au cours desquelles je me suis mis à écrire le roman lumineux étaient liées à une future opération de la vésicule. Lorsque j'ai admis que je devais inévitablement subir cette opération, j'ai d'abord discuté avec le chirurgien pour repousser sa date le plus possible, et j'ai réussi à obtenir un sursis de quelques mois. Pendant ces mois, j'ai mis le point final, que j'avais longtemps retardé, à quatre livres, en même temps que je me suis lancé dans la furieuse écriture de ces chapitres du roman lumineux. Il était évident que j'avais très peur de mourir au cours de l'opération, et j'ai toujours été conscient qu'écrire ce roman lumineux signifiait tenter d'exorciser ma peur de la mort. J'ai aussi essayé d'exorciser ma peur de la douleur, mais je n'y suis pas parvenu. Ma peur de la mort, en revanche, oui ; je ne dirais pas que je suis allé sereinement me faire opérer, parce que je continuais à avoir une grande peur de la douleur, mais, après avoir écrit les cinq chapitres (qui en réalité furent sept), l'idée de la mort ne me faisait désormais plus trembler. J'ai de nouveau peur de la mort de temps à autre, surtout quand tout va bien, mais, au moins, en ce sens, je suis allé me faire opérer la tête haute. En même temps, l'idée de la mort m'avait servi d'incitation à travailler et travailler contre la montre, comme un possédé. J'ai réussi à mettre en ordre mes choses, c'est-à-dire mes écrits, pendant que, parallèlement, toutes les autres affaires étaient au fur et à mesure laissées de côté. C'est pendant ce laps de temps que je me suis endetté, une dette importante pour moi, et c'est cette dette qui m'a ensuite entraîné à Buenos Aires, pour travailler.

La mutilation définitive n'a pas eu lieu, alors, le jour de l'opération ; l'opération a, en soi, bien été une mutilation importante, vu que je me suis retrouvé sans vésicule biliaire, le pire étant que je suis par ailleurs resté avec la secrète conviction d'avoir subi une castration. Ce n'est que longtemps après que je me suis débarrassé de cette conviction secrète – et que, en même temps, le secret est devenu non-secret – au cours d'un rêve. Dans ce rêve, la docteure qui m'avait dirigé vers le chirurgien me rendait ma vésicule en parfait état, dans un

bocal. La vésicule, dont je n'ai jamais connu la forme réelle, ressemblait beaucoup dans le rêve à un appareil génital masculin. Le serpent s'est mordu la queue.

Au début, j'avais regimbé autant que je le pouvais contre l'opération. Les médecins étaient catégoriques, mais les médecins sont toujours catégoriques, en particulier les chirurgiens, et l'on sait que les chirurgiens sont bien payés pour leurs opérations. J'ai lu à ce sujet une fois quelque chose de Bernard Shaw que je partage pleinement ; il soulignait cette absurdité : décider de l'intérêt d'une opération incombe justement au chirurgien qui va encaisser quelques bons billets pour la faire. Mais le fait est que j'étais chaque fois plus attaqué par des infections à la vésicule qui me donnaient de la fièvre et faisaient craindre des complications dangereuses. Le message m'est enfin parvenu par un livre. Il est tout à fait remarquable qu'apparaisse par magie, chaque fois que j'affronte un problème difficile, l'information précise au moment opportun. Je farfouillais dans des bouquins, comme à mon habitude, à la recherche de romans policiers, sur une table d'ouvrages soldés d'une librairie de l'avenue 18 de Julio. Soudain, mon regard est tombé sur un titre qui paraissait clignoter : *NE VOUS FAITES PAS OPÉRER INUTILEMENT*, c'était comme ça qu'il s'appelait ; si ce n'était pas ça, c'était très proche. Le livre n'était pas donné, et je n'avais pas d'argent de reste. Sur le chemin de la maison, je n'ai cessé de tourner et retourner l'idée. Acheter des livres neufs (celui-là l'était, même s'il se trouvait sur la table des soldes), et pour comble des livres qui ne sont pas du genre policier, n'entre pas dans mes principes ni habitudes, sans parler de mes possibilités économiques. Mais, une fois chez moi, j'ai continué de penser à ce livre. Le lendemain, même chose. Finalement, je me suis décidé et suis retourné à la librairie, j'ai de nouveau pris l'ouvrage entre les mains, mais l'idée m'est venue que je n'avais peut-être pas besoin de l'acheter ; j'ai jeté un coup d'œil à l'index et vu qu'il n'y avait qu'un chapitre consacré à la vésicule. Le reste du livre ne m'intéressait pas. Le chapitre n'était pas très long, et je peux lire très vite. Le regard en coin, j'ai constaté qu'aucun vendeur ne prêtait particulièrement attention à ce que je faisais, j'ai ouvert le livre comme par automatisme, comme quelque'un qui

le feuilletterait pour décider de l'acheter ou non, je suis allé à la première page de ce chapitre et, dès les premières lignes, tout était déjà résolu : l'auteur commençait en affirmant que l'opération de la vésicule est l'une des rares opérations qui sont le plus souvent nécessaires. Ensuite, il donnait des conseils pour ne pas se faire opérer si on ne le voulait pas – différentes manières de tenter un contrôle nerveux des canaux vésiculaires pour permettre aux calculs d'aller et venir à leur guise, sans rester bloqués au sphincter du canal, et des trucs du genre –, mais, finalement, l'auteur soulignait que souffrir d'une maladie vésiculaire, c'est porter une bombe à retardement qui peut exploser à n'importe quel moment et exiger une intervention d'urgence, ce qui, on le sait, n'est pas la manière la plus sûre de se soumettre à une opération. J'ai refermé le livre, l'ai reposé à sa place sur la table des soldes, et je suis parti chez moi en pensant et repensant à l'acceptation de l'intervention, qui était désormais acquise.

J'écrivais à la main ce roman lumineux. Un chapitre une fois achevé, je le tapais à la machine et, ce faisant, j'introduisais de petits changements, je faisais quelques corrections. Il y a eu aussi un ou deux chapitres directement écrits à la machine. Un chapitre a été écarté et détruit, mais, comme le verra le lecteur qui parviendra jusque-là, je m'en repens ensuite et le résume dans le chapitre qui le remplace ; il semble bien que je n'aie détruit que la copie, parce qu'il est évident que j'ai dû retaper à la machine l'original et le remettre à sa place. Mais j'ai aussi conservé le résumé dans le chapitre suivant et, avec tous ces changements, je me suis embrouillé dans la numérotation des chapitres. Je ne sais pas bien à quelle étape des innombrables corrections les cinq chapitres survivants ont trouvé la forme qu'ils ont maintenant (les deux détruits n'ont laissé aucune trace) ; j'ai traîné ce roman tronqué pendant seize ans ; tous les tant, je me mettais en tête de faire une nouvelle révision qui ajoutait ou retranchait des choses.

En 2000, j'ai reçu une bourse de la Fondation Guggenheim pour réaliser une correction définitive de ces cinq chapitres et écrire les chapitres nécessaires pour compléter le roman. La révision fut réalisée, mais les nouveaux chapitres ne furent pas écrits, et les hauts et les bas de cette année-là sont racontés

dans le prologue de ce livre. Pendant ce laps de temps, de juillet 2000 à juin 2001, je n'ai réussi à donner forme qu'à un récit intitulé « Première communion », qui voulait être le sixième chapitre du roman lumineux, mais n'y est pas parvenu : j'avais changé mon style, tout comme avaient changé nombre de points de vue, de sorte que je l'ai conservé en tant que récit indépendant. Il poursuit, d'une certaine manière, le roman lumineux, mais il est loin de le compléter. Le prologue, « Journal de la bourse », lui aussi, peut être considéré comme une suite du roman lumineux, mais seulement du point de vue thématique.

J'ai songé à rassembler tous les matériaux similaires dans ce livre, et à y inclure ceux que contiennent actuellement mon *Journal d'une canaille* et *Le discours vide*, ces textes étant aussi, d'une certaine façon, la suite du roman lumineux. Mais le projet m'a paru excessif et, finalement, j'ai choisi de me limiter exclusivement aux textes inédits. Il manque toujours, et probablement manquera-t-il à tout jamais, une série de chapitres qui n'ont pas été écrits, dont la narration de cette anecdote que j'avais racontée à mon ami et qui a été à l'origine du roman lumineux.

J'avais raison : la tâche était et est impossible. Il y a des choses que l'on ne peut raconter. Ce livre n'est que le témoignage d'un grand échec. La création systématique d'un contexte pour chaque fait lumineux que je voulais raconter m'a entraîné sur des sentiers plutôt obscurs, et même ténébreux. J'ai vécu au cours de ce processus d'innombrables catharsis, j'ai récupéré quantité de fragments de moi-même qui s'étaient enfouis dans l'inconscient, j'ai pu verser une partie des larmes que j'aurais dû verser bien avant, et ça a sans aucun doute été pour moi une expérience importante. Le lire est toujours émouvant, et même thérapeutique. Mais les faits lumineux, une fois racontés, cessent d'être lumineux, ils déçoivent, semblent triviaux. Ils ne sont pas accessibles à la littérature, ou, du moins, à ma littérature.

Je crois finalement que la seule lumière que l'on trouvera dans ces pages sera celle que voudra bien leur prêter le lecteur.

Prologue

« Journal de la bourse »

AOÛT 2000

Samedi 5, 3 h 13

Ici, je commence ce « Journal de la bourse ». Ça fait des mois que j'essaie de faire quelque chose dans ce genre, mais je me suis dérobé systématiquement. L'objectif est de mettre en marche l'écriture – le sujet n'a pas d'importance –, de maintenir une continuité jusqu'à ce que l'habitude soit créée. Je dois associer l'ordinateur avec l'écriture. Le programme le plus utilisé devra être Word. Cela implique de démonter une série d'habitudes cybernétiques dans lesquelles je suis immergé depuis cinq ans, mais je ne dois pas penser à démonter quoi que ce soit, sinon plutôt à remonter tout ceci. Tous les jours, tous les jours, même si ce n'est qu'une ligne pour dire que je n'ai pas envie d'écrire aujourd'hui, ou que je n'ai pas le temps, ou pour donner n'importe quelle excuse. Mais tous les jours.

Je ne le ferai sûrement pas. Ça, c'est l'expérience qui me le dit. Cependant, j'ai espoir que cette fois ce sera différent parce qu'il y a l'enjeu de la bourse. J'ai déjà reçu la moitié du total, grâce à quoi je pourrai arriver jusqu'à la fin de l'année

dans une oisiveté raisonnable. À peine ai-je eu confirmation que cette année j'aurais bien la bourse, que j'ai commencé à défaire, jusqu'à un certain point, mon programme de travail, supprimant certaines choses, en espaçant d'autres, de façon à n'avoir que quelques jours par mois de pris. L'oisiveté, voilà qui demande du temps. On ne peut pas l'obtenir comme ça, du jour au lendemain, par simple absence de tâche. Pour le moment, je tends à combler tous les trous, à occuper toutes les heures libres avec quelque activité stupide et insignifiante parce que, presque sans m'en rendre compte, moi aussi, comme ces personnes que j'ai toujours méprisées, je me suis peu à peu créé une grande crainte de ma mêmété, une crainte de me retrouver seul, sans occupation, une crainte des fantômes qui depuis la cave poussent toujours la trappe en cherchant à se pointer ici et à me faire une bonne frayeur.

Une des premières choses que j'ai faites avec cette moitié de l'argent de la bourse a été de m'acheter deux fauteuils. Dans mon appartement, il n'y avait pas la moindre possibilité de s'asseoir pour se reposer ; ça fait des années que j'organise ma maison comme une étude. Des bureaux, des tables, des chaises inconfortables, tout en fonction du travail – ou du jeu avec l'ordinateur, qui est un genre de travail.

J'ai fait venir l'électricien et je lui ai fait changer la place des prises de courant de la machine, pour pouvoir la déplacer hors de mon champ de vision, hors du centre de l'appartement ; je l'utilise à présent dans une petite pièce située à côté de la chambre à coucher et, au lieu central qu'elle occupait, il y a maintenant un fauteuil étrange, d'une très jolie couleur bleu ciel tirant vers le gris, très moelleux. Les deux ou trois fois où je me suis assis dans ce fauteuil, je me suis endormi. Vous vous relâchez, vous ne pouvez pas faire autrement que vous relâcher et, tout de suite, si vous manquez de sommeil, vous vous endormez et commencez à rêver. Mais j'ai aussi pris des distances avec ce fauteuil. L'autre fauteuil, je ne l'ai pas utilisé une seule fois ; je ne m'y suis assis que pour l'essayer. C'est un fauteuil du genre qu'on appelle *bergère*, avec un dossier haut et assez dur, idéal pour lire. En réalité, je pensais acheter un seul fauteuil, mais, quand j'ai commencé à essayer ces deux-là dans le magasin de meubles et que je passais de l'un à l'autre, je me suis rendu compte qu'il ne m'était pas facile de choisir. L'un

était idéal pour lire ; l'autre était idéal pour se détendre. Dans ce dernier, on ne peut pas lire ; il se révèle inconfortable, et le dos se retrouve tout tordu et endolori. Dans l'autre, on ne peut pas bien se reposer ; le dossier dur aide à se tenir droit et attentif ; il est idéal pour la lecture. Jusqu'à présent, et depuis de nombreuses années, j'avais pour habitude de ne lire que pendant les repas, ou dans le lit, ou dans les toilettes. Bon, pour l'instant, ce fauteuil aussi, je l'évite. Mais son temps arrivera bien, comme son temps est arrivé à ce journal.

J'ai pu le commencer aujourd'hui grâce à mon amie Paty. Il y a quelque temps, je lui avais fait connaître Rosa Chacel, que j'avais découverte par hasard dans une liquidation de bouquins d'occasion. *Mémoires de Leticia Valle* m'a semblé un roman extraordinaire, et je l'ai fait circuler parmi toutes mes amies sorcières, parce que je n'ai pas le moindre doute que doña Rosa était une authentique sorcière, dans le bon sens du terme. Une de mes amies sorcières est Paty et, bien sûr, elle a été enchantée par le livre. Comme rétribution, il y a quelques jours, elle a déposé pour moi, à la loge du concierge de l'immeuble, un livre de Rosa Chacel que je ne connaissais pas, *Alcancía. Ida*. C'est la première partie d'un journal intime (si l'on peut appeler ça comme ça, parce que doña Rosa Chacel ne dévoile pas grand-chose de son intimité), dont la seconde partie s'intitule *Alcancía. Vuelta*. Paty m'a appris par mail qu'elle me faisait parvenir ce livre parce qu'il allait m'aider avec la bourse, vu que doña Rosa avait obtenu, en son temps, une bourse Guggenheim et que les divers hauts et bas engendrés par cette attribution sont racontés dans le journal. Et, en effet, même avant d'arriver au thème de la bourse, qui est abordé à la moitié du livre (et il me reste à lire un peu moins de l'autre moitié), j'ai remarqué que ce journal m'inspire, me donne envie d'écrire. Je suis stupéfait par la quantité de coïncidences qui nous unissent, doña Rosa et moi. Des perceptions, des opinions, des idées, des phobies, des mal-être très proches. Ça a dû être une bonne femme insupportable. Sur la quatrième de couverture, on a reproduit une photographie d'elle ; elle ressemble de manière impressionnante à Adalghissa (je n'ai jamais su comment écrire ce nom ; je crois qu'il a un *h* quelque part. Peut-être Adalghissa), que nous appelions, quand j'étais petit, « la grosse tante ». En réalité, c'était ma grand-tante, la sœur de

mon grand-père maternel. Mais la différence entre doña Rosa et la grosse tante réside dans le regard ; même cachés en partie par des lunettes rondes et des paupières à demi clignées, les yeux de doña Rosa expriment la puissante intelligence du cerveau qui les anime. La grosse tante, elle, n'était pas intelligente.

Samedi 5, 18 h 02

Aujourd'hui, je me suis réveillé plein d'enthousiasme pour ce journal, avec une grande envie d'écrire et en pensant à quantité de choses que je voulais développer ici ; cependant, il est six heures de l'après-midi et j'attends un ami, qui va sonner d'un moment à l'autre, et jusqu'à cet instant je n'ai pas écrit un seul mot. À la place, je me suis mis à jouer sur l'ordinateur à un petit jeu de cartes en solitaire appelé Golf. Je crois que c'est le repas qui me détourne toujours du droit chemin ; aujourd'hui, ç'a été le petit déjeuner, mais, hier soir, j'ai pris conscience que mes mouvements de fuite vers l'aliénation deviennent très forts après le dîner-déjeuner. À peine le processus digestif en branle, mon moi conscient et volontaire s'évanouit pour laisser place à l'escapiste incontrôlé qui ne cherche qu'à tomber en transe avec absolument n'importe quoi. Oui, le soir, la nuit, c'est plus grave ; je n'ai aucune défense, et cet état se prolonge presque jusqu'à l'aube.

Aujourd'hui, aussi, je me suis réveillé avec la détermination de ne pas relire ce que j'écris dans ce journal, du moins pas souvent, pour que ce journal soit un journal et non un roman ; je veux dire, pour me détacher de la contrainte de continuité. Mais je me suis rendu immédiatement compte que de toute façon ce sera un roman, que je le veuille ou non, car un roman, de nos jours, c'est presque n'importe quoi qu'on fourre entre une première et une quatrième de couverture.

J'entends l'ascenseur. Maintenant la sonnette. Mon ami est arrivé.

Samedi 5 août, 22 h 28

Mon ami est venu, mon ami est parti, j'ai joué une partie de Golf, j'ai déjeuné-dîné et je me suis assis pour la première fois dans l'un des deux fauteuils. Les autres fois, je m'étais assis pour l'essayer, et m'étais endormi. Aujourd'hui, j'ai failli, mais je ne me suis pas endormi. J'ai écouté quelques tangos rabâchés par D'Arienzo sur Radio Clarín, d'un peu loin parce que je n'ai pas encore arrangé les choses pour avoir la radio tourne-disque dans la nouvelle pièce consacrée au farniente. Pendant que j'étais assis là, je me suis souvenu d'un rêve de ce matin, et ce souvenir m'a incité à passer un coup de fil, que je repousse de manière totalement insensée depuis environ un mois ; il s'agit de mon ami Jorge, devenu veuf récemment. Je crois que j'ai tant de mal à l'appeler à cause de la douleur que fait naître en moi le souvenir de mon amie, Elisa, sa femme morte, même si j'ai des preuves qu'elle se trouve très bien là où elle est ; mais on sait bien que la douleur que nous avons de la mort d'un autre est due au renvoi implicite à notre propre mort ; la raison pour laquelle l'idée de notre propre mort doit nous effrayer est quelque chose que je n'arrive pas à comprendre complètement. Dans mon cas, il s'agit probablement de la peur de l'inconnu, de la peur de me voir privé des points de référence qui m'apparaissent comme indispensables. Mourir, ce doit être comme sortir dans la rue, ce qui me coûte chaque jour davantage, mais sans l'espoir de revenir à la maison. Peut-être que dans mon inconscient se forme l'image de moi-même mort, une sorte de fantôme errant et inconsolable qui ne trouve pas sa place, de la même façon que je n'y ai pas réussi dans la vie non plus. Il est possible que la mort effraie parce qu'on la perçoit comme une nouvelle naissance : le non-être n'a rien d'effrayant, vu qu'il n'y a rien à effrayer ; face à l'idée d'une nouvelle naissance, vous vous prenez la tête et vous vous exclamez : « Oh ! non ! Encore une fois, non ! » Ça ne veut pas dire que j'aie sujet de grandes plaintes à déposer contre la vie ; au contraire. Je regrette seulement d'avoir toujours été si angoissé par la crainte de l'imprévu, de l'inconnu, tout le temps, même pendant les moments qui n'offrent pas grandes raisons de penser à une quelconque irruption désagréable.

J'ai parlé avec mon ami. Entre autres choses, nous avons laissé en suspens le projet de nous rencontrer dans environ une semaine, puisque la semaine qui commence demain va être compliquée pour moi. La suivante aussi, parce que je me la rends difficile avec des rendez-vous personnels ; par exemple, hier, j'ai parlé avec Julia, et nous sommes tombés d'accord pour nous voir la semaine suivante. Julia est une vieille amie, pas aussi âgée que moi, qui évidemment ne s'appelle pas réellement comme ça.

Je ne me rappelle pas ce qui se passait exactement dans le rêve avec mon ami Jorge ; je sais que je parlais avec lui, nous étions tous deux assis dans un endroit à demi ouvert, quelque chose qui ressemblait à ce que dans mon enfance on appelait la *glorieta*, une sorte de tonnelle accolée à la maison que mes grands-parents possédaient dans une ville au bord de la mer. Apparemment, la toiture était constituée de branches d'arbre – je parle de branches vivantes, solidaires de l'arbre –, et les murs aussi avaient quelque chose de végétal, même s'il me semble me souvenir qu'en même temps il y avait un grillage du genre qu'on utilise pour un poulailler. L'endroit avait deux entrées : une sorte de porte étroite jouxtant la frontière du terrain voisin (peut-être cette porte n'était-elle qu'une brèche dans ce mur végétal que nous avons élargie en la forçant un peu – nous, c'est-à-dire mes cousins et moi, des enfants minces, qui pouvions nous glisser dans de nombreux coins invraisemblables) ; et l'autre entrée, grande, de presque toute la largeur de la tonnelle, à gauche, comme prolongeant le côté de la maison. Quelle horrible description, je crois qu'on n'y comprend rien.

Dimanche 6, 0 h 09

J'ai été interrompu par un petit accident dû au comportement bizarre d'un programme que j'ai écrit sur l'ordinateur (en Visual Basic, pour être plus précis) en vue de contrôler mes prises de médicaments (à l'intention du lecteur curieux : je prends un antihypertenseur, deux prises quotidiennes d'un demi-cachet de 20 milligrammes, et un antidépresseur,

un cachet quotidien de 150 milligrammes. J'ai commencé à prendre un antidépresseur il y a un mois, non parce que je croyais avoir besoin d'un antidépresseur, mais parce qu'on l'avait vanté partout comme une aide précieuse pour arrêter de fumer. Je n'ai pas arrêté de fumer, du moins pas encore, mais j'ai par contre découvert que j'avais besoin de prendre un antidépresseur parce que j'étais bel et bien déprimé sans en être conscient). Le programme s'est fermé, a disparu de l'écran, a quitté sans avoir fini sa mission. Et ce n'est pas plus mal parce que, à ce moment-là, j'étais attentif et je m'en suis rendu compte. J'ai dû le revoir complètement ; j'ai trouvé l'erreur ; l'ordinateur, comme d'habitude, avait raison et moi, j'avais tort. Je crois que j'ai effectué une bonne correction, mais ça, je ne le saurai que demain soir parce que je ne veux pas me mettre à trafiquer l'heure de l'ordinateur.

Mais je voulais, et je veux, raconter le rêve dans lequel se trouvait mon ami Jorge, qui se passait dans un lieu assimilable à cette *glorieta* de mon enfance, quoique pas identique. J'avais dit que nous étions assis et que nous bavardions de je ne sais quoi. Il y avait un autre personnage : un enfant espiègle, un mélange de personnages enfantins ou souffrant d'infantilisme, qui, par instants, me semblait incarner mon vieil ami Ricardo, ce petit individu qui m'a inspiré le Tinker de mon roman *Nick Carter*. Ce qui est certain, c'est que ce gamin du rêve, entre autres choses pénibles, avait commis un injustifiable geste gratuit de rébellion et balancé par-dessus son épaule un important trousseau de clés dans un coin où il n'y avait que du sable et des mauvaises herbes. Le plus déplaisant de l'affaire est que, dans un premier temps, celui qui s'était débarrassé des clés, c'était moi. Ensuite, je me suis dédoublé en un adulte qui s'horrifiait d'une mauvaise conduite infantile, et je dois avoir créé ce personnage d'enfant pour cacher que cette conduite infantile était de mon fait. Ensuite, à un moment ou à un autre, j'ai pensé à chercher les clés, mais je n'ai pas souvenir de l'avoir fait ; je me souviens par contre de la flemme que me causait cette idée, certain que je n'allais pas les trouver facilement, comme ça, à moitié enterrées dans le sable et cachées par les herbes. Cependant, quelques instants plus tard, j'avais les clés en mon pouvoir. Lorsque cette espèce d'enfant les avait jetées,

je m'étais demandé comment il allait s'arranger pour rentrer chez lui. Cela faisait partie de ma stratégie de dissimulation, j'imagine. Je me réjouissais de les avoir récupérées, car il y avait en elles un symbolisme sexuel plutôt fort. Lorsque je les ai récupérées, ou lorsque je me suis rendu compte que je l'avais fait, elles étaient déjà dans ma poche ; je les ai prises et examinées avec attention. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il y en avait de différents genres, et beaucoup ; le porte-clés les divisait en deux groupes, l'un d'eux comme extension de l'autre, relié à lui par une petite chaîne. Il y avait aussi, noué au porte-clés, un ruban de papier de couleur verte dont la fonction m'était incompréhensible.

La présence de mon ami Jorge dans ce rêve m'a décidé à l'appeler, et je me réjouis de l'avoir fait parce que c'était l'une des choses que je repoussais indéfiniment sans aucune raison valable.

Ce que j'ai repoussé d'autre, et que je continue à repousser, du moins jusqu'à présent, c'est de me raser. J'ai une barbe trop fournie et des poils qui se fourrent dans ma bouche quand je mange, ce que je trouve insupportable. Mais je ne veux pas simplement me tailler la barbe : elle aurait l'air trop soignée, trop faite exprès, et ce qui est sûr, c'est que je ne me suis pas laissé pousser la barbe de manière délibérée, mais parce que j'ai simplement omis de me raser pendant un laps de temps beaucoup plus long qu'il ne convenait. À présent, il est très difficile, très pénible de me débarrasser de ma barbe : j'ai le visage irrité, tout rouge, brûlant, au moins jusqu'au lendemain. Mais je dois le faire. Je le ferai. Très bientôt.

Dimanche 6, 17 h 20

Foutue envie d'écrire que j'ai aujourd'hui. Je me suis levé déjà à moitié de travers, je veux dire avec cette instabilité que j'avais oubliée et qui doit donc être liée à la tension artérielle, parce que cette instabilité avait disparu lorsque j'ai commencé à prendre le médicament le mois dernier. Pourquoi elle réapparaît aujourd'hui malgré le médicament, je ne le comprends pas, à moins que ce ne soit la conséquence des horaires. Ma

docteur m'a dit que je ne pouvais pas prendre ces cachets tôt le matin ; et au plus tard avant minuit. Alors, je n'arrive pas à espacer les prises de manière raisonnable, toutes les douze heures. J'ai planifié de prendre le premier cachet à onze heures du matin, et le deuxième à onze heures du soir. Mais, à onze heures du matin, je ne suis jamais réveillé et, en réalité, je prends le médicament à deux ou trois heures de l'après-midi. Le second, je le prends vers onze heures et demie du soir, ou minuit, mais alors la prise suivante du médicament est distante de plus de douze heures, voire quinze ou seize ; c'est peut-être la cause du manque d'effet. Je vais tâcher de me coucher plus tôt... Ha ! ha ! ha !

Bon, je me sens toujours mal foutu et je n'ai toujours pas envie d'écrire. Dans pas très longtemps, Chl arrivera (toute une histoire qui, comme dit Rosa Chacel à tout bout de champ dans son journal, « n'est pas à dire ici » – elle vous laisse toujours frustré) ; elle va m'apporter un ragoût de petits pois qu'elle a préparé chez elle. Chl cuisine des ragoûts merveilleux, mais elle dit que celui-ci n'est pas réussi ; il paraît que les petits pois sont un peu durs. Je devrai le manger de toute façon, parce qu'il y a trop longtemps que je subsiste à force de viande (et de tomates à l'ail) ; ce régime ne me gêne pas, mais tant de viande me fait un peu peur.

Lundi 7, 2 h 31

Aujourd'hui, c'est encore hier. Je veux dire : je n'ai pas encore fini la journée qui a commencé dimanche, malgré le changement de date. Je ne vois pas comment résoudre le dérèglement de mes horaires de sommeil. Il y a quelques jours, ma docteur m'a proposé de me mettre en contact avec un collègue qui se spécialise en dépendances et autres troubles du comportement selon une approche behavioriste. Ça m'a paru intéressant parce que, à soixante ans, j'ai un peu la flemme de me lancer encore une fois dans une thérapie de type psychanalytique qui, d'ailleurs, il y a quelques années, avait été inefficace pour ce trouble spécifique (même si ç'avait été très efficace sur d'autres aspects). Ce psychiatre avait en plus l'avantage de

me permettre d'engager la communication par voie électronique ; un des grands obstacles créés par cette distorsion des horaires est la difficulté de communiquer avec les gens à des heures qui sont raisonnables pour eux. Je lui ai écrit, en lui expliquant brièvement cette difficulté et en lui demandant un entretien pour n'importe quelle heure après dix-neuf heures ; le plus tard serait le mieux. Il m'a répondu très rapidement ; lorsque je me suis levé le lendemain et que j'ai commencé mon train-train quotidien par la vérification de mes boîtes de mails, j'avais déjà la réponse. Il me disait, très courtoisement, que sa dernière consultation était à dix-huit heures trente, puis me proposait quelques dates proches. D'emblée, je n'ai pas aimé qu'il présente son horaire de consultation comme une fatalité, comme s'il s'agissait d'une caractéristique génétique que personne de sain d'esprit n'aurait l'idée de penser modifiable. C'est comme s'il annonçait : « J'ai une jambe plus courte que l'autre. » Seraient-ce ses propres troubles du comportement qui provoquent en lui des difficultés qui ressemblent aux miennes ? Dans ce cas : les techniques comportementalistes ne lui ont-elles pas servi à corriger ces troubles ?

Mais il y avait plus : il m'expliquait qu'il ajoutait comme *attachments* de son courrier des fichiers DOC, avec certains formulaires que je devais remplir avant le premier entretien, « pour avancer dans le diagnostic ». Ça non plus, ça ne m'a pas plu. Je ne peux pas me faire à l'idée que quelqu'un formule un diagnostic sans avoir eu un minimum de communication directe avec son patient. Je ne désire pas être catalogué de cette manière, qu'au premier entretien je me retrouve avec quelqu'un qui s'est déjà fait une idée de comment je suis, dont il changera difficilement. Il verrait son diagnostic et non ma personne.

J'ai lu ces questionnaires et, au fur et à mesure de ma lecture, je formulais mentalement les réponses. Les questions portaient sur une multitude d'aspects personnels et renvoyaient à l'histoire personnelle, depuis la naissance jusqu'au moment présent. Chaque question disposait d'un espace limité pour répondre ; pourtant, chacune d'entre elles méritait une réponse presque infinie, du moins un volume, voire plusieurs, et pas des plus minces. Par exemple : le couple et ses problèmes. Quel couple ? Tous les couples ? Houla... Décrivez en

cinq lignes vos problèmes avec toutes les partenaires que vous avez eues. Il aurait pu présenter le questionnaire comme dans ces examens à choix multiples. Il y avait aussi des questions sur le travail : quel rapport j'ai avec mon patron, avec mes subordonnés, etc. Quels patrons ? Quelqu'un a des patrons dans ce monde ? Et des subordonnés ? Plaise à Dieu que non. Donc, j'ai vite vu comment se présentait la chose : une thérapie pour des maçons, des employés de bureau, des cadres. Si vous ne rentrez pas dans une de ces catégories, c'est parce que vous êtes fou. Quelque chose ne tourne pas rond si vous êtes une personne libre.

Les questions étaient très bien formulées. En y répondant mentalement, j'ai vu défiler toute ma vie à toute vitesse, et d'un épisode à l'autre surgissaient devant mes yeux quantité de raisons pour lesquelles je souffre des troubles dont je souffre ; après le choc initial, je me suis rendu compte que ce que je combats en tant que troubles, sans pouvoir les vaincre, ce ne sont en réalité pas des troubles, mais d'admirables solutions que j'ai trouvées, inconsciemment, pour pouvoir survivre. Mes troubles ont une excellente définition : ils sont la conséquence de mon histoire personnelle et, surtout, ils sont le prix de ma liberté. Deux plus deux font quatre. Merci, docteur. Je lui ai répondu en lui montrant que nos horaires étaient incompatibles, mais que de toute façon il m'avait beaucoup aidé avec ses questionnaires, car ceux-ci m'avaient fait, sinon trouver une solution, du moins considérer mes troubles du comportement avec une plus grande tolérance. Ce qui n'implique pas que je ne persisterai pas à essayer de les corriger, au moins partiellement. Je ne demande pas à me coucher à minuit et à me lever à huit heures ; je me contenterais de me lever à onze heures en me couchant à n'importe quelle heure. À ce sujet, il est déjà trois heures du matin. Il vaut mieux que j'éteigne l'ordinateur et commence mes rites de fin de journée avant d'être de nouveau capté par je ne sais quelle sottise et de rester là jusqu'à huit heures du matin.

Mais je voulais dire que le ragoût de Chl est délicieux. Je préférerais qu'elle satisfasse mes goûts sexuels, comme auparavant, mais non ; elle me satisfait de ragoûts. Bon, elle me tient agréablement compagnie, elle me donne beaucoup d'affection

quelques heures par semaine, de sorte que je ne peux pas me plaindre. Aujourd'hui, nous sommes sortis marcher et prendre un café dans un bar. Ça faisait des jours que je ne sortais pas, et j'avais la tête qui tournait un peu. Ça m'a fait du bien de sortir ; ça a mis longtemps, mais sur le chemin du retour, d'un coup, la sensation d'instabilité a disparu ; j'ai cessé d'être de travers et je me suis senti bien. J'ai failli pousser des hurlements de joie en pleine rue. Au retour, elle a pris un autobus et elle s'en est allée chez elle, et moi je suis retourné chez moi, j'ai joué à Golf et mangé une autre assiette de ragoût. Par chance, et grâce à Chl, la journée s'est arrangée, elle a cessé d'être cette chose grise, infecte, et moi j'ai cessé d'être fâché avec moi-même. Si, en plus, il y avait eu du sexe...

Je ne comprends toujours pas pourquoi dans mon rêve j'ai balancé les clés, puis les ai récupérées. Ce rêve fait partie d'une longue série qui a commencé lorsque je me suis mis à prendre l'antidépresseur ; ce sont tous des rêves de station balnéaire, tous se passent dans un lieu de ce genre, toujours de nuit, toujours cerné de végétation. Dans l'un de ces rêves, j'ai même réussi à conduire une automobile de manière impeccable, malgré quelques manœuvres qui m'ont fait un peu craindre de perdre le contrôle du véhicule – en particulier un défi lancé à des amis qui étaient dans une autre voiture, à savoir qui arriverait le premier. C'est moi qui suis arrivé le premier, bien sûr, mais je ne parviens pas à imaginer pourquoi j'ai lancé ce défi et encore moins pourquoi je pilotais une automobile, moi qui ne sais même pas faire démarrer le moteur.

Lundi 7, 16 h 58

Je viens tout juste de tomber sur ces lignes dans le livre de doña Rosa Chacel (ou devrais-je l'appeler Tante Rosa ?) à propos de certaines souffrances de la vie :

J'essaie de le surmonter à coups de narcotiques : cinéma et livres. Comme je comprends les gens qui ont recours aux drogues ! Celles dont je fais usage ont l'air inoffensives, mais elles ne le sont pas. C'est-à-dire que lorsque vous leur faites avoir cette fonction,

elles sont aussi destructrices que les autres. Qu'importe la drogue avec laquelle vous parvenez à annuler vos sens : ce qui est effectif, c'est l'annulation.

Où il y a écrit « cinéma », mettez « ordinateur » et vous pourriez lire mes propres mots.

Dans cette partie du livre, Tante Rosa s'est mis en tête de parler assez souvent de ses rêves ; et, comme si j'étais en train de vivre un processus parallèle au sien, j'ai trouvé ces lignes citées au moment précis où je commençais la journée avec une série de réflexions sur mon propre rêve (celui de l'enfant qui jette les clés). Dans l'interprétation qui en a finalement surgi, on voit la relation avec le sujet « drogues ».

Dans l'un des va-et-vient de mes réflexions, l'idée m'est tout à coup venue qu'en jetant les clés l'intention du gamin est de rendre difficile son propre retour. Je le pense dans le rêve : « Comment va-t-il faire pour rentrer, plus tard ? » Maintenant, je vois que les clés sont clés, et qu'en les balançant l'intention est de les cacher – mais pas trop. Il s'agit plutôt de retarder les choses ; de les cacher un peu, mais pas de les perdre.

Cela signifie que les clés de mes conduites indésirables, et parmi celles-ci la dépendance à des drogues comme l'ordinateur et les livres, se trouvent là, quasiment sous mes yeux, mais qu'il est nécessaire de faire le petit travail ennuyeux de les chercher dans le sable, entre les touffes d'herbe. Dans le rêve, je récupère les clés, mais je les examine comme si je ne les reconnaissais pas complètement.

Je crois que les significations sont assez claires. Maintenant que j'envisage un « retour » à moi-même et à ma littérature, que j'envisage de reprendre un roman laissé inachevé il y a plus de quinze ans, le rêve me dit que je ne vais pas pouvoir y parvenir sans les clés de moi-même, que j'ai moi-même cachées ; je ne les ai pas cachées beaucoup, je ne les ai pas enfouies dans l'inconscient, mais je dois farfouiller quelque temps dans le sable subconscient pour qu'elles apparaissent, et, lorsqu'elles apparaîtront, je devrai travailler encore un moment pour les démêler les unes des autres.

Mardi 8, 4 h 54

Je serai bref : ma journée (hier et ces heures de mardi, bien sûr ; ma journée donc) a été longue et pénible, il est presque cinq heures, j'avais déjà éteint l'ordinateur et je me suis rappelé ce journal, je l'ai rallumé, alors que je ressens une douleur à la hauteur de la taille et que j'ai des renvois d'ail. Qu'on le croie ou pas, j'ai passé la plus grande partie du temps à jouer à Golf. Il me semble avoir expliqué que c'est un jeu de réussite. Le pire, c'est que c'est un jeu idiot, presque complètement de hasard. On gagne à peu près un solitaire sur cent. En plus, j'ai fait d'autres choses inappropriées, que je ne veux pas raconter ici (entre autres, quelques améliorations à mon récent programme dans Visual Basic). De sorte que je continue à cacher les clés ; je continue à repousser ma confrontation avec ce qui va me permettre de faire ce que je veux.

Aujourd'hui, je me suis de nouveau réveillé patraque, c'est-à-dire avec un sentiment de manque de confiance en moi, avec une certaine instabilité. J'ai appelé ma docteure et, de manière spontanée, elle m'a proposé de me rendre visite. Elle n'a cependant pas trouvé que ma tension ait grimpé de façon excessive, et en plus elle m'a fait quelques examens très drôles de type neurologique ; pour ma part, j'y ai ajouté l'examen du quatre, un test qu'on fait pour montrer qu'on n'est pas soûl. C'est peut-être le temps lourd, orageux ; ça peut être aussi un genre de grippe à la mode cette année. Peut-être encore un problème à mon oreille droite, qui est bouchée. Ça peut aussi n'être qu'une tare. C'est peut-être pas si simple, merde !

Ma fille est arrivée plus tard. Dans ce « Journal de la bourse », je dois consigner que j'ai mis de côté une toute petite partie de cet argent pour la lui donner ; elle est passée la chercher. Elle en a profité pour venir avec son compagnon actuel, que je ne connaissais pas. Je l'ai trouvé très bizarre. Je ne veux pas dire particulièrement mauvais ni désagréable, rien que bizarre. Ma fille arrive presque au terme de sa grossesse. Mon cinquième petit-fils. Mon Dieu.

Mon cousin Pocho, d'après elle, s'est guéri de sa tension élevée en mangeant de l'ail. Moi, j'ai commencé il y a quelques mois à en manger, un petit peu chaque jour, et c'est devenu

une manie ou une nécessité. Il est possible que mon organisme ait deviné qu'il avait besoin d'ail. Maintenant, je continuerai à en manger en me prévalant de sa qualité thérapeutique. Peut-être que je devrais en manger davantage, une gousse entière par jour. Mais mon estomac ne l'a jamais bien toléré, c'est pourquoi j'ai passé la plus grande partie de ma vie sans manger d'ail. Maintenant, il est peut-être trop tard.

Je continue à trouver d'étranges coïncidences entre Tante Rosa et moi. Je ne sais pas bien comment nous pouvons converger quand nos personnalités sont complètement différentes et même opposées. Peut-être nous retrouvons-nous dans une zone quelque peu mystique, ou magique. Dans son journal, que je lis en ce moment et qui m'a poussé à écrire mon journal, il y a, parmi une énorme quantité de trivialités, quelques réflexions qui me laissent stupéfait. Entre autres, quelque chose que j'avais commencé à écrire une fois et que j'avais interrompu, sur les relations entre sexe, érotisme et mystique. Bon, j'ai la taille sciée en deux. Je vais me coucher. Demain, j'ai du travail. C'est la semaine où je travaille : atelier, mardi, jeudi et vendredi, en présentiel ; jeudi et mercredi, virtuel. Et merde.

Mardi 8, 23 h 42

Seulement pour consigner que le Flaco est mort. Le téléphone m'a réveillé à je ne sais quelle heure du matin ; le répondeur a pris la communication et il y a eu la voix de Lili, stridente comme d'habitude, ou plus stridente que d'habitude, qui exigeait que je décroche. Bien sûr, je ne lui ai pas prêté attention et j'ai essayé de continuer à dormir, mais je n'y suis pas arrivé tout à fait, sans parvenir non plus à me réveiller. Je ne sais pas combien de temps après, le téléphone a de nouveau sonné, et j'ai de nouveau entendu la voix de Lili, et là, oui, j'ai décroché parce que j'étais déjà plus réveillé et qu'en plus je pouvais percevoir que l'appel était important. Elle m'a dit qu'elle avait une mauvaise nouvelle, et j'ai pensé : « Ruben », mais non ; c'était le Flaco. Complètement inattendu.

Je peux maintenant, heureusement, récupérer les pensées qui précédaient ce choc. Pendant que j'étais dans ce demi-sommeil,

j'ai vu que, de quelque mystérieuse façon, mon esprit avait continué à travailler en rêvant et que, à présent, il me remettait une réponse. La phrase m'est apparue : « Clé numéro 1 : la mort de ma mère. » C'est en effet certainement l'une des clés que le gamin avait balancées dans le sable, dans le rêve fait il y a quelques jours. Cette mort a été pour moi très douloureuse, pour beaucoup de raisons ; elle m'a chargé de culpabilités et de terreurs pendant longtemps, des années je dirais, quoique pas continuellement, plutôt par rafales. Dans un certain cadre thérapeutique, je suis parvenu, par bonheur, à récupérer la mémoire de ma mère vivante et de nombre de ses bonnes qualités. Je me suis senti heureux et j'ai dit à la thérapeute : « Ma mère a cessé d'être pour moi un tas d'os ; je sens sa présence vivante en moi. » J'ai eu par la suite quelques rechutes et, au cours de l'une d'elles, j'ai pu parler de ce sujet avec Chl ; et, le lendemain, ma mère avait complètement disparu de mes pensées. Ça été un grand soulagement. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un sujet que j'ai réellement réglé, et aujourd'hui quelque chose me l'a fait savoir. Je me suis alors mis à penser au manque que j'ai de ma mère, ou d'une mère, parce que, pendant de nombreuses années, c'était elle qui me permettait de faire un *reset* ; quand je n'en pouvais plus de ceci ou cela, que je ne trouvais pas de solutions, qu'il y avait je ne sais quoi à remettre d'aplomb, j'allais lui rendre visite dans sa ville au bord de la mer et je restais avec elle le temps nécessaire, en général une semaine. Je commençais par aller directement au lit ; s'il était tôt dans l'après-midi, j'allais quand même dormir au moins deux ou trois heures. J'attribuais ce besoin de sommeil au voyage en bus, mais ce n'était pas vrai ; pendant des jours et des jours, je n'étais pas arrivé à bien me reposer, et la présence protectrice de ma mère me détendait et me permettait de dormir profondément. De ces deux, trois heures, ou plus, j'émergeais comme défoncé, le cerveau complètement groggy, puis, très lentement, j'entamais l'échange de nouvelles avec ma mère. Souvent, je devais la freiner pour qu'elle ne me boulotte pas d'un coup toute l'information. Les jours suivants, je dormais aussi pas mal de temps, et ensuite j'arrivais à un point où je voulais retourner à mon appartement de Montevideo et je m'en allais. Il y a un bon nombre d'années que personne ne s'occupe de mon sommeil. Et pas seulement de mon sommeil, pas non plus de

l'approvisionnement alimentaire ; je n'avais rien à faire, rien au sujet de quoi me préoccuper, je n'avais qu'à manger et dormir. Là, c'est exactement ce dont j'ai besoin. Ça fait longtemps que j'en ai besoin, mais ce n'est qu'aujourd'hui que je le vois et le sens clairement : je ne peux pas appuyer sur *reset* parce que je dois toujours m'occuper de quelque chose. Bon, voilà identifié le problème : je ne me repose pas bien, il y a très, très longtemps que je ne me repose pas bien. La relaxation ne fonctionne pas avec moi ; je ne peux pas contrôler mon esprit. Je ne sais pas d'où je pourrais tirer une mère à mon âge, mais au moins je pourrais essayer de le faire ; que quelqu'un veille sur mon sommeil et me ravitaille en nourriture pendant quelques jours, c'est exactement ce dont j'ai besoin pour ce « retour vers moi-même » que je suis en train de tenter.

Dans l'après-midi, je suis sorti faire, ou essayer de faire, quelques achats – entre autres choses, deux petites tables rondes métalliques, basses, à mettre à côté des fauteuils. Ce n'est pas que je sois en train de devenir accro à ce genre d'achats domestiques ; c'est une nécessité, tout comme l'est un lampadaire, que je n'ai pas acquis aujourd'hui. Il s'agit de meubler le lieu de lecture et de repos, et, pour la lecture, j'ai besoin d'une source de lumière appropriée. Les lampadaires que l'on vend ne sont pas seulement très chers, ils sont aussi très bas. Moi, j'ai besoin de quelque chose d'un peu plus haut parce qu'il me faut une lumière très forte et que, si celle-ci est trop proche, mon crâne chauffe et ça me fait mal. Je ne peux pas non plus avoir une lumière trop concentrée ni trop blanche sur la feuille de papier ; ça affecte ma vue. J'ai besoin de quelque chose qui ressemblerait beaucoup à la lumière zénithale, mais un peu plus proche et un peu moins diffuse. Bon, ça, ça n'existe pas, de sorte que je devrai inventer quelque chose, comme toujours ; mes solutions sont habituellement efficaces, mais elles sont généralement anti-esthétiques et ont l'air d'excentricités. Ce n'est pas le cas ; ce sont les solutions pratiques d'un homme pauvre qui doit faire avec ce qu'il a.

Et bon : je ne ressens rien, à propos de la mort du Flaco je veux dire, mais aussi en général. Ça a commencé à m'inquiéter, ça fait déjà quelques heures, cette absence d'émotions

ou d'un minimum de sentiment : rien. Ça signifie que je suis revenu à mes habitudes : enfoncer, enfouir bien profond ce que je n'aime pas, faire comme si ça n'existait pas. Le prix à payer est très élevé. Mais je ne sais pas comment convoquer les émotions.

Jeudi 10, 2 h 13

Juste un acte de présence dans ce journal. Jour bizarre, pas mauvais, mais je ne sais pas trop ce que j'ai fait. Si, je me rappelle que j'ai dû monter à pied par l'escalier (quatre étages) parce qu'on était en train de réparer l'ascenseur. J'étais sorti changer des dollars pour avoir du liquide et j'en ai profité pour payer Antel. On m'a apporté les petites tables du Bazar Mitre. J'ai ressenti une pointe d'inquiétude lorsque je les ai vues. Métalliques, noires, basses, chacune posée à côté de chaque fauteuil. Pour le cendrier, le livre, les lunettes et le café. Ne serais-je pas en train de devenir frivole ? Est-ce que j'aurais échappé pendant toutes ces années à la frivolité uniquement parce que j'étais pauvre ? Mais non ; je ne veux pas me prendre la tête avec ça. Les petites tables sont nécessaires, comme le sont aussi les fauteuils. Je commence, même si c'est bien tard, à penser à moi. Le thème du retour, du retour à moi-même. À celui que j'étais avant l'ordinateur. Avant Colonia, avant Buenos Aires. C'est le chemin pour accéder, je crois, au roman lumineux, si l'on peut y accéder. Il y a quelques mois, durant l'été, avant de connaître le résultat de la demande de bourse, j'ai eu besoin de me servir du *Yi Jing*, quand je ne l'avais plus ouvert depuis une vingtaine d'années. J'étais plongé dans une grande confusion à propos de ce que je devais faire et j'étais pris dans cette hésitation entre continuer à être comme je suis ou essayer de revenir à ce que j'étais auparavant. À certains moments, il me semblait qu'essayer de revenir en arrière ne ferait qu'empirer les choses (et c'est peut-être vrai). De toute façon, le *Yi Jing*, infailible, m'a répondu avec un hexagramme qui s'appelle « Le retour », m'a dit qu'il y aurait une formidable fortune, et m'a montré quelle était l'attitude correcte (maintenant, j'ai oublié laquelle) (je vais aller voir).

J'ai vu. La seule ligne qui indique un danger est la sixième, qui montre l'individu désorienté par le sujet du retour. C'était exactement l'état dans lequel je me trouvais. C'est-à-dire qu'à l'instant même j'avais cessé d'être désorienté et je m'étais disposé à revenir dignement, comme l'individu de la cinquième ligne. Le tirage qui avait produit cet hexagramme en avait aussi produit un autre, complémentaire, grâce à une ligne mobile. L'hexagramme complémentaire s'appelle « La joie ». Tout cela m'avait fait penser qu'on allait m'accorder la bourse.

Bon, il ne faut pas se laisser aller à la frivolité. Je ne vais pas acheter d'autres petites tables. Je crois que mon mobilier est assez complet, bien qu'il me manque quelque chose, je ne sais pas trop bien quoi. Quelque chose du genre étagères, ou commode, pour y entasser les trucs et les machins qui sont répandus sur tout ce que cette maison compte comme tables et surfaces planes. Et, en été, peut-être devrais-je faire installer la climatisation ; pour rien au monde je ne voudrais subir ce que j'ai subi l'été dernier. On dit qu'un été aussi chaud est exceptionnel, mais moi je crois que ça va être chaque fois pire. On va crever tous grillés. Je crois que la Terre se réchauffe beaucoup plus vite que ce qu'on dit, et qu'on ne le dit pas pour ne pas créer de panique. Chaque année, c'est pire. L'été dernier, j'ai failli devenir totalement fou. Complètement détruit. La fuite, rien d'autre que la fuite, la fuite nuit et jour avec l'ordinateur.

Quoi d'autre, aujourd'hui ? Ah, oui, cours de yoga. Une demi-heure, parce que la professeure est arrivée en retard. Comme nous ne disposions que d'une demi-heure, elle m'a fait faire beaucoup d'exercices, trop concentrés, trop rapidement. Ça m'a épuisé. Maintenant, j'ai sommeil et je vais aller me coucher. Tout à l'heure, je me suis endormi dans le fauteuil, avec l'estomac plein. Maintenant, je peux me coucher. Exceptionnel : il vient d'être deux heures du matin.

J'oubliais de consigner que je me suis aussi occupé de l'atelier virtuel hier et aujourd'hui. Je viens de me rappeler aussi que, lorsque je suis sorti, je suis entré dans la librairie d'en face pour demander qu'on me trouve des livres de Rosa Chacel. J'ai fini *Alcancia. Ida* ; ça m'a fasciné. L'autre jour, j'ai fait

une recherche sur doña Rosa sur Internet ; il y a eu trois cent soixante-cinq réponses avec son nom, mais aucune ne comportait d'informations utiles, ni de biographie, ni de bibliographie. Si la librairie ne peut pas me les commander, je les demanderai à Marcial, pour qu'il me les envoie d'Espagne. Je n'arrive pas à comprendre cette identification avec l'écrivaine ; tout s'y oppose : le siècle, la culture, les centres d'intérêt (du moins, les visibles), la manière d'être, le sexe. Et pourtant, elle n'exerce pas sur moi l'attraction du contraire, mais celle de l'identique. Je m'identifie. Je veux en savoir plus sur elle et lire plus d'œuvres d'elle. Toutes ses œuvres, si possible. Il y a très longtemps que je n'avais éprouvé pareil enthousiasme pour un auteur.

Comme j'ai fini ce livre et que je n'ai rien d'attrayant à lire, je suis allé chez le bouquiniste de la rue qui se trouve à l'angle du bâtiment et, après avoir tout mis sens dessus dessous, j'ai découvert huit petits romans policiers de la collection « Rastros ». Quarante-huit pesos. Ils sont sûrement abominables, mais je vais tous les lire. Le premier que j'ai choisi a un titre suggestif (qu'il soit maudit) : *Ils doivent tous mourir*. Je ne l'ai pas choisi pour ça, mais parce que c'est le roman le plus ancien des huit, dans une collection qui n'a fait que décliner et décliner. Je n'ai vu le titre qu'après l'avoir choisi pour son numéro.

Il faisait très froid chez le bouquiniste. Au moment de partir, je lui ai demandé : « Comment vous faites pour supporter ce froid ? » Il a souri et m'a rapidement répondu : « Mm... moi, je supporte. Ceux qui ne supportent pas, ce sont les clients », et il a fait un geste large en direction des tables désertes. « Vous, vous avez tout regardé, mais les autres non ; ils rentrent et repartent tout de suite. »

Voilà, avec tout ça, je suis arrivé à trois heures. Et demain je dois me lever tôt : je fais atelier à seize heures trente. J'espère pouvoir prendre le petit déjeuner.

Vendredi 11, 4 h 14

Un jeudi toutes les deux semaines, j'ai une intense journée d'ateliers littéraires : première session, 16 h 30 ; deuxième session, 20 h 15. Nous sommes en Uruguay, de sorte que l'atelier de 16 h 30 commence après 17 heures, et aujourd'hui il y avait beaucoup à lire et nous avons fini à 18 h 45. Une marge d'une heure et demie avant que ne commence le deuxième atelier ; je dois laver les tasses à café et les verres, déjeuner-dîner, commander les courses au supermarché, passer un coup de fil à Chl, préparer une autre tournée de café, me brosser les dents...

Travailler avec ces groupes me rend toujours hyperactif. Il est déjà presque quatre heures et demie et je suis complètement speedé. Je dois faire un effort et aller me coucher. J'ai mal au dos. Ça fait quelques jours déjà que j'ai mal au dos. Depuis que j'ai commencé ce journal, il me semble. Peut-être y a-t-il, peut-être n'y a-t-il pas, de relation entre ces deux éléments.

J'aime mes élèves, j'aime l'atelier. Pas pour tous les jours... Deux fois par mois, oui. Le rythme habituel est une fois par semaine, mais cette année j'ai dû le modifier à cause de la bourse. J'ai besoin de temps libre. Je n'en ai pas encore eu beaucoup. Je persiste à fuir l'angoisse diffuse qui précède la possibilité d'avoir du temps libre. Cette angoisse diffuse, c'est horrible.

D'une journée de travail, on ne peut pas dire beaucoup plus.

Samedi 12, 3 h 55

Je suis épuisé. Aujourd'hui, atelier de correction ; seulement quatre élèves, et un seul atelier, aujourd'hui (hier) vendredi ; ça m'a cependant demandé plus d'énergie que les deux ateliers d'hier (jeudi) avec un tas d'élèves. C'est vrai que la fatigue d'hier s'ajoute à celle d'aujourd'hui ; mais de toute façon l'atelier de correction exige un grand exercice de la sensibilité,

de l'oreille, des yeux, et un esprit très vif. Je ne vais pas nier que j'aime ça ; mais ça m'épuise. Et les conséquences sont toujours désagréables ; je perds chaque fois plus de terrain sur mes toutes petites avancées en termes d'horaires de sommeil, de repas nocturnes et le reste... Comment s'appelait ce type qui poussait un rocher en haut d'une colline... Je n'ai plus un neurone debout.

Il s'appelait...

Je suis allé chercher une cigarette. Quatre-vingt-dix minutes sans fumer ; bien. Mais j'ai joué à Golf. Sisyphe. Il s'appelait Sisyphe. Je m'en suis souvenu en allant chercher la cigarette.

Des jours de travail ; heureusement, c'est fini. Maintenant vient une semaine dégagée, libre. Mais pas plus que ça, parce que quantité de personnes vont venir me rendre visite. Avec ma manie des rencontres en tête-à-tête. Pourquoi ne pas réunir plusieurs personnes ? Je n'y avais pas pensé. Mais ça ne va pas leur plaire. Les gens aussi veulent tous ça, la réunion privée, confidentielle. Ils parlent de leurs affaires. S'il y avait quelqu'un d'autre, ils ne parleraient pas. Chl ne veut voir personne ; quand elle me rend visite, elle veut que ce soit une exclusivité. Et ce doit être la même chose pour Julia, je suppose ; elle dit qu'elle veut seulement m'entendre parler. Pas pour ma voix, mais pour le contenu des mots – c'est ce qu'elle croit. Elle a une mémoire fabuleuse ; la plupart des femmes ont ce genre de mémoire, qui enregistre et conserve de manière accessible les plus infimes détails. Hier, Julia m'a raconté au téléphone qu'une fois une de mes fiancées s'était mariée avec un autre type, et que moi je lui avais envoyé comme cadeau un disque de Paco Ibáñez, dont j'avais rayé au couteau toutes les chansons sauf une : celle du poème de Quevedo, *Poderoso caballero es Don Dinero*. J'ai écouté cette histoire comme si c'était quelque chose de nouveau. Après, j'ai cru me la rappeler, mais, au point où j'en suis de ma vie, il est impossible de savoir ce que je me rappelle et ce que je crois. Pendant que Julia me racontait tout ça, moi, je forgeais des images et, maintenant, je ne sais pas si je me souviens d'une histoire bien réelle ou si je ne fais que me rappeler ces images récentes. J'ai le même problème avec les choses de la vie quotidienne ; je pense : « Je vais faire tel truc. »

Ça reste gravé avec précision dans ma mémoire, avec tous les détails, comme si je l'avais fait. Et puis, après, je me rends compte que non, je n'ai rien fait, je n'ai fait que l'imaginer. Ce doit être à cause de l'habitude de penser en images. Donc, j'ai toujours des doutes. Avec les médicaments, par exemple. Je pense que je vais prendre un cachet, et c'est comme si je l'avais pris. J'ai écrit un programme sur l'ordinateur qui me rappelle, avec un coup de sifflet, quand je dois prendre chaque cachet, et qui continue à siffler jusqu'à ce que je le prenne et que j'appuie sur le bouton « Médicament pris ». Quand je presse sur ce bouton, le sifflement cesse, l'information visuelle disparaît, et le nom du médicament est noté dans un fichier, avec le jour et l'heure de la prise. Et même comme ça... parfois, j'appuie sur ce bouton avant de prendre le médicament, puis, pendant que je vais le chercher, je pense à je ne sais quoi, et je fais autre chose. Un peu plus tard, je suis pris de doutes ; c'est pourquoi j'ai dû prendre l'habitude d'avoir un contrôle supplémentaire, sur une feuille, du nombre de cachets avalés ; comme ça, en comptant ceux qu'il me reste, et sachant combien j'en avais au départ au total, je peux savoir si j'ai pris ce cachet ou pas.

Je devrais habituer mes visiteurs à des réunions collectives. Même si je crois que moi-même je ne m'y habituerais pas. Si nous sommes trois, et non deux, toute profondeur se perd. C'est logique. Et là où il n'y a pas de profondeur, je me sens mal à l'aise. Sauf avec Chl, qui produit la plupart du temps un discours trivial. Elle le fait délibérément parce qu'elle est d'avis que l'on ne doit pas être aussi profond tout le temps, que ça ne fait pas de bien. Elle a raison. Alors, elle me parle de banalités, et je l'écoute avec attention, fasciné parce qu'elle me plaît beaucoup, quoi qu'elle fasse, et quoi qu'elle dise. Moi aussi, je me mets à parler de choses banales et, en effet, c'est reposant. Bien sûr, après, je dois me plonger dans un programme informatique compliqué, parce que mon esprit chancelle s'il n'est pas aux prises avec quelque chose de compliqué. L'esprit est comme une denture qui a besoin de mastiquer tout le temps.

Pendant quatorze jours, donc, je vivrai ma période de temps libre, ou je serai à la recherche du temps libre. J'espère y réussir plus complètement que la semaine passée. Je crois avoir progressé un peu, et ce journal en lui-même constitue

une avancée. Je n'écris rien qui en vaille la peine, mais j'écris et au moins je bouge mes doigts sur le clavier, je fais un effort pour tenir un discours cohérent, quoique je ne prête aucune attention à la forme. J'écris plus ou moins ce qui me passe par la tête (ce qui peut s'écrire). Je suis encore loin d'affronter le projet de la bourse ; je ne veux même pas y penser, pas encore. Je veux y parvenir naturellement. Grâce à mon temps libre. En ressentant une véritable nécessité de l'écrire.

Dimanche 13, 5 h 35

Et voilà, il est déjà cinq heures et demie du matin. Un jour nul, horrible à tout point de vue. Des problèmes digestifs, très, très désagréables ; ça m'inquiète parce que je crois que l'antidépresseur est en train de m'empoisonner. Un jour froid ; aujourd'hui non plus, je ne suis pas sorti. Un programme que j'ai raté en Visual Basic : j'ai voulu améliorer le pense-bête des médicaments et je n'y suis pas arrivé. Beaucoup de temps sur l'ordinateur, avec le programme et des jeux. Visite rapide de ma docteure : pression normale, enfin. Visite de Chl ; quelques instants, j'ai cru que les cieux s'entrouvraient, mais non. Je devrais tenir à distance toute espérance, mais je ne le fais pas. Je suis comme ça. Et ce qui m'énerve le plus, c'est l'échec avec le programme en Visual Basic.

Lundi 14, 3 h 03

Nous sommes déjà entrés dans la journée du 14 août, une date maudite. Ça m'a toujours coûté de la franchir. Espérons que, cette année, ce sera moins pénible.

La journée d'hier : dimanche. Illuminée à la tombée de la nuit par Chl, par son ragoût et ses escalopes à la milanaise, et par sa patience à m'entraîner hors de chez moi pour marcher et prendre un café. Quelle sainte femme ! Comme tout est bizarre, en ce qui concerne Chl. Je n'arrive pas à cerner

le rôle qu'elle a : fiancée, fille, sœur, amie ? Plus maîtresse désormais, mais, d'une certaine manière, oui, maîtresse aussi.

Mais je n'ai plus envie de continuer à écrire ; nous sommes le 14 août. Un 14 août, mon père est mort. Vingt ans plus tard, un autre 14 août, ma mère est morte.

Mardi 15, 5 h 53

Le 14 est passé, grâce au dialogue avec l'ordinateur et grâce à Chl. J'ai enfin trouvé le moyen de faire ce programme dans Visual Basic qui jusque-là ne fonctionnait pas. J'ai passé la journée à ça, mais c'est presque parfait. Il y a encore un petit défaut... et je ne sais pas si je vais arriver à le corriger. Ce qui est drôle dans l'affaire, c'est que cette procédure n'est pas importante dans le programme ; imparfait comme il l'était, ça marchait et, de toute façon, c'est quelque chose qui ne sert pas à grand-chose, voire qui ne sert à rien. Il reste imparfait, parce qu'il a ce petit défaut, et je ne vais pas être tranquille jusqu'à ce que je puisse le corriger. Il est déjà presque six heures du matin. Le jour est en train de se lever, ou s'est déjà levé. La journée a été pluvieuse, franchement dégueulasse. Je ne suis pas sorti. On peut dire que ça a été une journée perdue ; mais j'attends encore de savoir ce qu'est une journée gagnée.

Mercredi 16, 1 h 10

Aujourd'hui, visite de mon ami, le veuf récent. Terrible charge d'angoisse (lui) que j'ai patiemment épongée pendant quelques heures. Remuement de quantité de choses. Conversation, par moments, de vieillards : maladies, craintes, soucis de santé réels ou imaginaires. Il m'a apporté en cadeau une photographie d'un bon format, encadrée, qui montre l'avenue 18 de Julio et l'immeuble du London-Paris où mon père avait travaillé la plus grande partie de sa vie. Beaucoup de monde sur les trottoirs et même sur la chaussée ; peu de voitures, des Ford on dirait, de celles qui étaient toutes carrées.

J'imagine que la photo a dû être prise dans les années trente ; peut-être avant. Les hommes portent des chapeaux.

Exquis (dirait Archie Goodwin, dans la traduction de Macho Quevedo), le ragoût de Chl. C'était comme si j'y goûtais pour la première fois, parce que les milanaises me l'avaient fait oublier. De toute façon, après le plat de ragoût, une milanaise. Les milanaises : quelque chose que je n'ai jamais su faire, et ce n'est pas faute que l'on m'ait montré comment m'y prendre. Quand je les fais frire, la chapelure se détache.

Je me suis réveillé très tard (Chl au téléphone, m'exhortant avec beaucoup d'esprit à tendre le bras et à soulever le combiné ; je n'ai pas répondu, je ne pouvais pas. Quelque temps plus tard, elle a insisté et a réussi à me tirer de mon sommeil). Je me suis réveillé avec une idée très claire et simple pour résoudre la procédure qui me semblait très difficile ou impossible à perfectionner hier. Mais j'ai passé toute la journée sans pouvoir m'approcher de l'ordinateur, jusqu'à ce que j'aie déjeuné-dîné. Ça été résolu en une demi-heure. Impeccable.

Et la bourse ? J'imagine que quelque lecteur impertinent, il y en a toujours, doit être en train de penser : « C'est à ce type qu'on a donné un tas de fric pour qu'il joue à Golf (et à Démineur, toute récente passion) et qu'il s'amuse avec Visual Basic ? Quelle impudence ! Et il appelle ça "Journal de la bourse". » Du calme, lecteur. Il me faudra du temps pour changer mes habitudes. Aujourd'hui même, après avoir complété ce programme et alors que je piquais du nez devant l'ordinateur, j'ai dû envoyer mes évaluations de l'atelier virtuel, comme tous les mercredis de bon matin. L'atelier « réel » de la semaine dernière m'a tiré de mon oisiveté, ou du moins de l'angoisse diffuse qui la précède, et je ne me suis plus rassis dans le fauteuil ; je suis resté collé à l'ordinateur tous ces derniers jours. Je ne peux pas l'éviter. Aujourd'hui, je m'en sens plus proche. De toute façon, Visual Basic est un pont lancé vers la libération de moi-même ; quand je ressens la nécessité de programmer, c'est que je me distancie des petits jeux. Après avoir programmé de manière satisfaisante, l'écriture devient plus accessible ; je suis dans de meilleures

dispositions. Le langage de la programmation semble être, je m'en suis rendu compte depuis quelque temps déjà, une transition nécessaire entre un état disons de dépendance et un état de plus grande liberté mentale. Dans la programmation, il y a une bonne marge de créativité ; ce n'est pas comme dans un jeu où l'on est un instrument passif, presque idiot, qui bouge insensiblement d'une manière quasi mécanique, tout juste par réflexes conditionnés. De toute façon, les jeux comme la programmation sont des moyens de fuir l'angoisse diffuse ; la programmation m'occupe l'esprit encore davantage que les jeux, et, souvent, comme c'était le cas hier, je me couche en recherchant la solution d'un problème et je travaille à la trouver pendant mon sommeil ; c'est comme si, en me posant ces problèmes à moi-même, je parvenais à border les rêves. Quoi qu'il en soit, le cycle achevé, je me sens beaucoup plus disposé à reprendre la recherche du temps libre, à traverser l'angoisse diffuse. Je pense que, la semaine prochaine, j'aurai de nouveau atelier, et j'ai envie de le suspendre, bien que j'aime ça ; je crains de ne pas pouvoir échapper à ce jeu de Sisyphe, rocher poussé vers le sommet, rocher roulant vers le bas, et ainsi de suite. Cette semaine, je ne me suis pas laissé trop de marge ; comme je l'avais déjà noté, des visites sont prévues, une par jour. C'est ça qu'en fait je devrais supprimer. Je vais tâcher que cette semaine soit la dernière semaine oisive consacrée à la sociabilité, du moins avec cette intensité. Ça a beau me terrifier, je dois reconquérir ma solitude – si vraiment je veux travailler à ce roman. J'ai cependant, comme en toile de fond, la certitude que je vais y parvenir, sûrement dans les délais prescrits.

Comme je me l'étais promis, je n'ai pas relu ce que j'ai écrit dans ce journal. Mais je suis très curieux et je crois que, à un moment ou à un autre, je romprai cette promesse.

Atelier virtuel : l'une des consignes que j'ai créées consiste à prendre un objet quelconque, pas très grand, mais compliqué (dans les ateliers en présentiel, je propose à mes élèves une petite boîte artisanale en bois, dont m'a fait cadeau, il y a longtemps, une petite fille ; le couvercle de la boîte est couvert d'objets collés, comme des vis, une bague, etc.). La consigne

exige de s'asseoir confortablement, de tripoter l'objet pendant un bon moment et de le percevoir à partir du toucher, sans faire grand cas de la vue. Ensuite, il faut faire une description de l'objet à partir des impressions tactiles. Les élèves ont choisi les objets les plus divers, mais aucun n'égale celui qu'a choisi une étudiante, une étudiante qui écrit très bien, avec beaucoup d'enthousiasme, très imaginative et sensible, dont j'ai lu et évalué l'exercice aujourd'hui : l'objet qu'elle a choisi est un pénis, et la description inclut son processus d'érection. C'est incroyable de voir comment, avec ce sujet, elle a réussi un texte magnifique, délicat et, si l'on veut, poétique. Mes élèves ne cessent de me surprendre.

Le correcteur de ce Word 2000 a des particularités insolites ; j'ai beau avoir essayé de le maîtriser, je n'ai pas pu y parvenir. Il ne reconnaît pas certains termes relatifs au sexe, par exemple « pénis », un mot qui vient d'être considéré à l'instant comme inconnu lorsque j'ai lancé le correcteur avant d'enregistrer le fichier. Il refuse aussi « nichon », « éjaculer » ; et le plus insolite, c'est que si j'essaie d'ajouter ces mots au dictionnaire, on me dit que c'est impossible parce que le dictionnaire est plein. Or ce n'est pas vrai, car aussitôt qu'apparaît un autre mot qu'il ignore, je peux l'ajouter sans inconvénient aucun. Encore plus insolite : le dictionnaire admet l'ajout de certains autres mots, comme « con », le con d'une femme.

Aujourd'hui non plus, je ne me suis pas rasé.

Jeudi 17, 1 h 44

Une journée compliquée, avec manque de tonus musculaire et, l'après-midi, une crampe épouvantable du bras droit. Je l'ai attribuée aux médicaments, mais ma docteure dit que non. D'après elle : probables causes psychiques + manque d'exercice + mauvaise position devant l'ordinateur (et travail excessif avec le bras tendu pour déplacer la souris). Il est possible qu'elle ait raison, mais je n'ai pas été convaincu à cent pour cent. En général, tout médicament, quel qu'il soit, provoque en moi des réactions bizarres, surtout si je le prends comme ceux-ci,

de manière systématique pendant une durée prolongée. Je me suis rendu définitivement allergique à l'aspirine ; quant aux anti-infectieux intestinaux, je n'en suis pas loin, vraiment pas loin ; je dois les prendre de manière espacée, sinon ils produisent des réactions allergiques. Bien sûr, il y a des raisons psychiques pour que je somatise, et particulièrement les morts récentes, avec la visite de mon ami, hier, et notre conversation sur les maladies et la mort.

Tout a commencé au réveil ; la hanche gauche me faisait mal, peut-être à cause de la position que j'avais adoptée en dormant, de côté sur le flanc gauche, de sorte que l'os de la hanche pressait la chair contre le matelas, qui est en latex et donc assez ferme ; mais ça pouvait aussi être une de ces douleurs qu'on nomme « articulaires », je crois, et cette idée m'a poussé à travailler au vélo d'appartement, abandonné depuis trop longtemps. Lorsque je m'y suis mis, j'ai trouvé la bicyclette très lourde (ce qui pourrait bien être le cas, vu que le bruit qu'elle fait, en se freinant avec une courroie qui régule la tension et le poids apparent, était devenu plus intense), mais je peinais également à manœuvrer les pédales, qui sont naturellement très « lourdes » (un système de pistons produit le « poids » grâce à l'air que l'on comprime en s'en servant). Résultat : je n'ai pas pu faire beaucoup d'exercice parce que je me suis senti très vite fatigué. J'ai laissé tomber. La crampe que j'ai eue des heures plus tard pourrait aussi être due à cet effort. Mais ce qui est finalement inquiétant, c'est mon manque d'énergie. Après le petit déjeuner, je suis allé à la pharmacie pour qu'on prenne ma tension, et elle était raisonnablement bonne ; du moins, elle n'était pas trop basse, comme je le croyais. De toute façon, la docteure est venue le soir et, comme elle a trouvé que ma tension était suffisamment normale, elle m'a autorisé à ne prendre que la moitié de la dose du médicament pendant quelques jours, pour voir ce qui se passe. Avant elle, ma professeure de yoga est venue ; je n'ai pas voulu qu'elle me fasse cours, à cause de ce manque de tonus musculaire. Et c'est lorsqu'elle était sur le point de partir, après avoir bavardé un moment, que j'ai eu cette terrible crampe, très douloureuse et inquiétante. Ma professeure l'a attribuée aux remèdes qui, d'après elle, consomment beaucoup de potassium, ce qui nécessiterait de

prendre du potassium en complément (ma docteure dit que ce n'est plus le cas ; que les médicaments actuels ne produisent plus cet effet secondaire). Ma professeure s'en allait lorsque j'ai commencé à me plaindre et à manifester de l'inquiétude ; heureusement, c'était le bras droit ; si ç'avait été le gauche, la panique aurait tout emporté. La professeure a décidé de me faire une mini-session de reiki et a appliqué ses mains sur la zone endolorie. Je ne sais pas si ç'a été l'effet du reiki ou si cette espèce de crampe avait accompli son cycle par elle-même, mais ce qui est sûr, c'est que la douleur s'est calmée. J'ai ressenti ce moment comme une lutte entre la professeure de yoga et la douleur. La douleur voulait progresser, s'arrêtait, puis disparaissait, et, de nouveau, reprenait des forces ; mais finalement elle a lentement cédé et, lorsqu'elle a voulu revenir, elle n'y est parvenue qu'incomplètement ; elle s'en tenait désormais à quelques signes inoffensifs. Enfin, elle s'en est allée tout à fait, même si elle a laissé cette zone des biceps comme talée.

Ça, les courses que j'ai faites vers six heures du soir (j'ai acheté, entre autres choses, de l'encre pour l'imprimante et une marque différente de yaourt), un coup de fil de Felipe me donnant des détails sur les livres qu'il a à me prêter, et les conversations téléphoniques de rigueur avec Chl, voilà ce en quoi a consisté ma journée d'aujourd'hui. Plus un peu de jeu avec la machine, mais vraiment pas grand-chose.

Ça m'a fait du bien de sortir faire les courses. J'ai besoin de faire beaucoup plus de sorties de ce genre. Ç'a été possible aujourd'hui parce que, hier soir, je me suis couché plus tôt et endormi plus tôt, et que, aujourd'hui, j'ai pu me lever plus tôt ; on pouvait voir encore un peu de soleil lorsque je suis sorti. Je n'en ai pas profité autant que je l'aurais désiré parce que j'étais pressé ; ma docteure devait passer environ à cette heure-là (mais, après, elle a repoussé son passage en soirée), et j'ai dû revenir chez moi rapidement. En passant devant une librairie de l'avenue 18 de Julio, pas loin de ma maison, mon regard est tombé presque automatiquement sur une pile de livres sous une affichette qui disait « \$ 10 » (dix pesos uruguayens équivalant à environ un dollar américain), le premier volume au sommet de cette pile étant un roman de John le Carré, dans une bonne édition, neuf. J'ai pensé qu'un client l'avait laissé

là par erreur après avoir farfouillé ailleurs, mais j'ai été piqué par la curiosité et j'ai fait marche arrière, j'ai pris le livre et je l'ai ouvert : sur la première page, le même prix était porté au crayon. Je suis entré dans la librairie et suis allé jusqu'à la caisse, qui se trouve au fond du magasin. J'ai demandé à la caissière s'il était possible que ce livre soit à dix pesos, et elle m'a répondu, sans enthousiasme : « C'est possible. » Une jeune femme, grosse, apparemment blasée de la vie et surtout de son travail – sur ce dernier point, je lui donne entièrement raison. J'ai rapporté le livre chez moi. Ensuite, je l'ai prêté à ma docteure. Le Carré ne m'emballe pas, mais il est bon, il est très bon. Le livre s'intitule *Les Gens de Smiley*, et je ne suis pas sûr de ne pas l'avoir lu. Ça n'a pas d'importance puisque, si je l'ai lu, il y a longtemps que je l'ai complètement oublié.

Non, je ne me suis pas rasé.

Samedi 19, 4 h 27

Fatigué, sans envie d'écrire. Visite de Julia, l'après-midi, hier (jeudi) ; grandes émotions. Chl, le soir. Même chose. Ça m'a laissé dans un état de grande excitation, je me suis mis à jouer sur l'ordinateur, ensuite j'ai répondu au questionnaire, très bien fait, d'un lecteur argentin qui pense le publier. Aujourd'hui (vendredi), j'ai poursuivi la sociabilité intense : d'abord Felipe, qui m'a apporté quelques livres ; ensuite Gabriel, une conversation sur la littérature et la vie ; et, finalement, Chl, pour manger. Un jour très actif, d'un autre côté, avec quelques changements dans la maison, comme si je reprenais lentement l'impulsion du déménagement qui s'était figée il y a plus d'un an, au moment du voyage de Chl. Il faudra que je développe ça parce que, parfois, j'oublie la fatidique incidence de ce voyage. Mais pas aujourd'hui : je suis fatigué, je ne suis capable que de prendre des notes ; je ne sais pas pourquoi, mais je dois le faire. Je veux lire ce journal. Je résiste encore. Évidemment, je ne me suis pas rasé. En revanche, je suis allé faire réparer deux paires de sandales, une affaire que je repousse depuis plus d'un an (depuis le voyage fatidique,

etc.). Il est possible que l'antidépresseur prescrit pour arrêter de fumer, qui ne me fait pas arrêter de fumer, me fasse du bien, qu'il me dynamise un peu.

Je veux aussi noter, avant que je ne l'oublie encore une fois, pour quand je lirai ce journal, la nécessité de développer le thème de la pornographie. J'ai écrit un jour que je la détestais, et c'était vrai ; j'ai à présent une certaine collection de photos pornographiques et, pour être honnête, je devrais l'expliquer (mes goûts ont-ils changé ? Que le lecteur fasse preuve de patience ; aujourd'hui, je ne peux développer aucun sujet efficacement. Que des notes, des notes).

Chl m'a réveillé, m'a tiré d'un rêve profond vers midi, justement pour me raconter un rêve, qu'elle a laissé enregistré sur le répondeur parce que je n'ai pas eu la force de décrocher. C'est peut-être à cause d'une sorte de jalousie télépathique qu'elle m'a appelé, puisqu'elle m'a arraché à un rêve dans lequel je me sentais très amoureux d'une femme. C'était une femme extraordinairement attrayante, bien qu'elle n'ait rien eu de remarquable ; une femme au foyer d'apparence courante, mais quelque chose dans sa manière d'être la rendait terriblement attrayante pour moi. J'étais chez elle, elle vivait avec un mari, un type plutôt agréable mais distant, ni inquisiteur ni communicatif. Lorsque je me rendais compte de l'intolérable amour que je ressentais pour cette femme, le mari était hors de la maison, et je m'approchais d'elle et lui disais : « Je vous admire... » ; elle m'interrompait : « ...et vous m'aimez », m'enlevant les mots de la bouche. Elle le faisait tout naturellement, sans accorder d'importance à l'affaire. Sur ce, la sonnerie du téléphone me réveille, et j'essaie de retenir cette émotion si nécessaire, si immensément nécessaire. Il y a longtemps que je ne ressens rien, cette petite douleur du sentiment amoureux est comme un trésor et je veux la retenir, la retenir, mais je perçois qu'elle se dissout et ne parviens à récupérer ni l'image ni la présence psychique de cette femme si extraordinaire. Finalement, j'ai tout perdu, sauf le souvenir de ce petit fragment d'un rêve qui était beaucoup plus long.

Dimanche 20, 0 h 55

Chl dort en ce moment dans mon lit ; ça faisait des mois que ça n'était plus arrivé. J'attends de digérer mon dernier repas pour aller me coucher, parce que, même en dormant, elle ne perd pas la notion du temps, et si je ne suis pas à côté d'elle à une heure raisonnable, elle se sent mal ; c'est peut-être une des raisons pour lesquelles elle a cessé de dormir à la maison. Autrement dit, je ne dois pas m'attarder beaucoup ; c'est encore une heure raisonnable, mais ce ne le sera bientôt plus. Il n'y aura pas de sexe, bien sûr, mais du moins j'aurai cette agréable sensation de ne pas être seul, et de me trouver en la meilleure compagnie possible ; heureusement, désormais, à mon âge, les urgences sexuelles sont assez relatives, et le renoncement ne me coûte pas trop.

Elle s'était déjà endormie lorsque la sonnerie du téléphone l'a réveillée ; j'ai décroché, je ne sais pas bien pourquoi, je ne réponds jamais quand je reçois de la visite, mais c'est pourtant ce que j'ai fait. Il est très probable que Chl s'est vexée parce que j'ai fermé la porte pour parler ; elle a dû croire que je ne voulais pas qu'elle m'entende, et d'une certaine manière je ne le voulais pas, mais ce n'est pas pour cette raison que j'ai fermé la porte, c'est plutôt pour ne pas la déranger avec la conversation, si conversation il y avait. Et il y en a eu une ; il ne s'agissait de personne d'autre que de Julia, inquiète parce qu'elle craignait d'avoir laissé une mauvaise impression lors de sa dernière visite, au cours de laquelle elle avait sévèrement critiqué mon mode de vie actuel. Elle m'avait traité, entre autres, de robot. Elle avait totalement raison, et je le lui ai dit, cela ne m'avait pas froissé qu'elle me dise ces choses-là, parce que, d'une certaine manière, c'est une confirmation de mes propres points de vue, et que dialoguer sur ce sujet avec une autre personne, bien intentionnée comme l'est Julia, m'aide beaucoup. Il me paraît de plus en plus évident que, si je ne parviens pas à opérer un retour minimal à celui que j'étais, le roman ne pourra être achevé.

Hier soir et aujourd'hui à mon lever, je veux dire immédiatement après m'être levé, sans avoir pris de petit déjeuner, sans même m'être habillé, j'ai fait un (une ?) macro dans Word qui

me permet – comme toujours en appuyant sur une touche – de réunir tous les fichiers de ce journal – quel que soit leur nombre – en un seul fichier (appelé « document maître » ou *master*). La création de cette procédure indique que j'éprouve de plus en plus d'intérêt à l'idée de lire ce que j'ai déjà écrit et que je me prépare à imprimer – ainsi j'évite de lire à l'écran, qui abîme la vue et ne procure pas le même genre de lecture que les lettres sur le papier blanc.

Pourquoi ai-je donc tant mangé ? La digestion est là, agissant comme toujours très laborieusement, très lentement. J'espère que ce ne sera pas une mauvaise expérience pour Chl, qu'elle ne lui ôtera pas l'envie de revenir dormir à la maison.

Cet après-midi, nous sommes sortis marcher malgré la menace de l'orage ; une journée très chaude, estivale (et la concierge a branché le chauffage en dépit de ça ; il est maintenant arrêté, pourtant il règne toujours une chaleur répugnante dans l'appartement). Nous ne sommes pas allés bien loin parce que la marche était pénible, mais nous avons réussi à voir deux expositions, l'une totalement lamentable au Centre municipal des expositions (Subte) ; l'autre, au musée d'Art contemporain, montrait diverses œuvres intéressantes, parmi lesquelles une était magnifique : un dessin au fusain avec un peu de couleur, qui représente un escalier qui descend (je sais bien que les escaliers ne montent ni ne descendent, que l'on s'en sert pour monter ou descendre, mais, dans ce dessin, l'escalier *descend*). L'auteur : Espínola Gómez. Nous étions sur le point de partir lorsque nous l'avons vu, Espínola, en train de parler avec une dame. J'ai eu envie de le saluer, de lui exprimer d'une manière ou d'une autre mon admiration pour ce dessin, mais la timidité m'en a empêché. Je crois que ce sont les timidités réunies, celle de Chl et la mienne, qui m'en ont empêché ; je crois que si j'avais été seul, je me serais décidé, comme je me décide ces derniers temps à beaucoup de choses de ce genre. Mais Chl est très timide, je dirais sauvage, et elle se serait peut-être sentie embarrassée si j'avais essayé de m'adresser au maître, ou du moins c'est ce que j'ai craint, et j'ai hésité, et nous sommes partis sans mot dire.

Pas besoin d'ajouter qu'aujourd'hui non plus je ne me suis pas rasé.

Dimanche 20, 16 h 29

La nuit entière s'est passée comme ça : quelque chose de très bizarre, je rêvais que j'étais réveillé, je percevais parfaitement mon corps allongé, le contact du corps avec le matelas, le poids de la couverture sur les jambes, qui m'embêtait, la présence de Chl à ma droite, les bruits de la rue, la chaleur estivale de ce temps orageux... jusqu'à ce que, soudain, j'entende la voix de Chl : « Tu es en train de ronfler », et je me suis réveillé, surpris, très surpris de pouvoir ronfler tout en étant réveillé et sans m'en rendre compte. Ensuite, vers le petit matin, j'ai dormi d'un sommeil véritablement profond et, bien sûr, à mon réveil, j'ai constaté que Chl était partie, silencieusement, selon son habitude. Je lui ai téléphoné pour présenter mes excuses de ne pas l'avoir laissée dormir paisiblement avec mes ronflements, mais elle affirme qu'elle a parfaitement dormi et que ces interruptions ne l'ont pas gênée du tout. Cependant, elle est déprimée et a des douleurs musculaires.

D'après ce que j'ai découvert il y a un certain temps, ce fait de rêver que je suis réveillé est une étape normale de mon entrée dans le sommeil. Il est très possible que ma résistance au sommeil, que j'exerce jusqu'aux petites heures du matin, se prolonge même quand je me couche et que j'éteins la lumière, de sorte que le « sommeil » – pour le nommer ainsi – a recours à l'argutie de me faire croire que je suis réveillé pour me faire dormir. C'est à la suite de quelques interruptions accidentelles du processus que j'ai découvert ce mécanisme, mais je n'ai jamais cru qu'il pouvait durer aussi longtemps ; ç'avait plutôt l'air d'une transition ingénieuse de l'état de veille à celui de sommeil. Je pensais que, quand le « sommeil » se rendait compte que j'étais désormais endormi, il abandonnait cette argutie et commençait à produire des rêves moins réalistes. J'en déduis que ce qui est arrivé hier soir, c'est que mon sommeil n'a pas réussi à devenir profond à cause de la conscience que j'avais de la présence de Chl à côté de moi et de la crainte de m'endormir et de ronfler ; elle ne supporte pas les ronflements. De sorte que le « sommeil » a dû prolonger son argutie pour que je puisse me reposer, même s'il ne pouvait pas devenir profond.

Aujourd'hui, dimanche, commence ma semaine de « travail ». Hier s'est achevée ma semaine de « temps libre », apparemment gaspillée parce que je m'en suis intensément servi pour rencontrer des amis et pour résoudre quelques problèmes pratiques, esquivant ainsi l'angoisse diffuse et le temps « libre » à strictement parler. Mais je crois que ça n'a pas été du gaspillage, puisque tout ça a fonctionné, il me semble, en faveur de ce que j'appelle « mon retour », particulièrement la réunion avec Julia. À chacune de nos rencontres, et même lors de quelques conversations téléphoniques, j'apprends des éléments de mon passé que j'ai complètement oubliés. Julia a une mémoire parfaite, du moins pour ces détails. Par exemple, je n'ai pas le moindre souvenir de ce que j'ai pu faire avec Julia en dehors de mon appartement, excepté une fois, lorsque nous sommes allés au bord de la mer, et une autre fois, dans une autre station balnéaire. Eh bien, j'apprends que nous nous sommes aussi rendus, au moins une fois, chez des amis, et qu'avec nous il y avait également la fille de Julia. Parfois, l'une ou l'autre de ces histoires de mon passé résonnent en moi quand on me les raconte, et je récupère au moins quelques images, ou une impression que ça s'est vraiment passé ; mais je ne conserve pas la moindre trace de cette visite chez des amis. Je ne parviens pas à imaginer pourquoi je l'ai effacée aussi soigneusement ; peut-être y a-t-il une infinité de choses effacées de la même façon, sans doute simplement à cause de la mort d'une poignée de neurones – et sûrement par manque d'exercice mnémotechnique. Julia a l'air de vivre enterrée dans le passé, revivant constamment chaque étape de sa vie. Je sens que je n'ai pas la capacité mentale pour ces reviviscences. Parfois, j'essaie, de loin en loin, de revivre une certaine période de ma vie ; celle qui m'attire le plus souvent, même si ce n'est de toute façon pas fréquemment, est ma période à Buenos Aires. J'essaie alors de me souvenir de mes trajets dans les rues, de me souvenir des noms des rues. Ça me coûte beaucoup, et je n'y arrive presque jamais de manière satisfaisante.

À présent, je devrais affronter cette angoisse diffuse, mais je devrais aussi mettre de l'ordre dans mon ordinateur. J'ai un énorme retard dans le nettoyage régulier des fichiers ; par

exemple, les programmes de courrier électronique sont devenus lents à s'ouvrir et à se fermer à cause de la grande quantité de messages accumulés. Je devrais compresser les courriers, les conserver sur des disquettes, et les effacer du disque dur. Même chose pour d'autres dossiers qui s'accumulent sans nécessité et ralentissent tous les processus.

C'est ça, ou alors l'angoisse diffuse.

Lundi 21, 4 h 47

C'est maintenant, à cinq heures du matin, lundi, que se termine mon dimanche. Toujours le même vice noctambule. Toujours sans m'être rasé. Mais j'ai découvert aujourd'hui que, si je ne me rase pas, c'est peut-être parce que je n'ai pas souvenir d'avoir jamais eu la barbe aussi longue, ou du moins aussi blanche, et j'ai pensé que j'aimerais, avant de me raser, qu'on me prenne en photo avec la barbe. De sorte que, maintenant, j'ai une excuse pour ne pas me raser : j'attends que Juan Ignacio vienne et me prenne en photo (j'ai déjà parlé avec sa mère, c'est-à-dire ma docteure, qui, au passage, a trouvé que j'avais une tension parfaitement normale [14-8], bien que j'aie réduit de moitié l'antihypertenseur et que je sale un peu les tomates [j'espère qu'elle l'a prise correctement]). Je disais que j'ai une excuse, mais devant qui dois-je la faire valoir, voilà qui n'est pas très clair, puisque la plupart des gens que je connais sont d'avis que la barbe me va très bien et que je ne devrais pas me raser ; les femmes sont unanimes à ce sujet. L'excuse, c'est à moi-même que je dois la présenter. Peut-être aussi aux lecteurs de ce journal. J'ai honte d'avoir décidé de me raser et de ne pas l'avoir fait. Et j'ai décidé de me raser parce que la barbe me gêne ; les poils de mes moustaches me gênent, qui rentrent dans ma bouche quand je mange. Quand je mange du yaourt aussi. La barbe finit par dégouliner de yaourt. J'ai remarqué que les gens qui ne me connaissent pas me regardent avec un certain dégoût parce que c'est une barbe tout embroussaillée. Et, comme j'ai l'habitude de ne pas m'habiller très bien et que mes vêtements sont un peu usés et sales, il semble qu'en général j'offre l'image d'un vieux

mendiant. Ça m'a amusé d'acheter les fauteuils, par exemple, parce qu'au début les vendeurs n'étaient pas très enthousiastes. J'avais plutôt l'air d'un clochard qui voulait s'asseoir confortablement un moment sous prétexte de les essayer. Quoi qu'il en soit, le fait d'avoir décidé de me raser, et de ne pas me raser, provoque une désagréable sensation d'impuissance, la même sensation qu'avec ces nuits blanches et mes addictions aux trucs de l'ordinateur. D'un autre côté, je n'ai jamais décidé de me laisser pousser la barbe ; j'ai tout simplement supprimé le rasage, par la même aboulie ou n'importe quelle autre raison, ou parce que j'ai toujours quelque chose de plus intéressant à faire. C'est une barbe non désirée, non cultivée, non soignée. Et puis j'ai pris le tic de m'entortiller les poils avec la main ; si je suis en train de parler avec quelqu'un, par exemple, je passe tout mon temps avec mes doigts plongés dans les poils, bougeant d'un côté et de l'autre. C'est très agréable, parce que ça produit la même impression que de caresser un pubis féminin. Mais que ce pubis féminin se trouve sur mon menton rend ce tic assez louche, du moins à mes yeux. Est-ce pour ça que je ne me rase pas ? Est-ce que ça pourrait être une forme d'auto-érotisme ? Encouragé par le fait que les poils ne sont pas sensibles ; la sensation que nous avons de caresser quelque chose qui n'est pas à nous nous sert alors un peu d'excuse. Ce serait donc plutôt une forme d'auto-érotisme de contrebande. Je devrais réfléchir plus profondément à ce sujet. Mais je ne le ferai pas.

Aujourd'hui, la communication avec Chl a été exclusivement téléphonique. Elle est restée chez elle, déprimée, avec des douleurs musculaires, couchée, à lire. Quand nous parlons au téléphone, elle tombe dans ces longs silences que j'appelle « cogitations ». Je ne trouve pas ça du tout amusant, mais j'ai du mal à prendre congé et à raccrocher parce que je sens qu'elle a besoin de cette sorte de communication ; même si elle ne me parle pas, elle me communique son mal-être, elle le partage, à travers ces silences. Je tâche d'être patient. Je m'émeus. Quand elle est déprimée, je la perçois très fragile et, d'une façon ou d'une autre, ça me fait du bien qu'elle m'appelle, même si c'est pour me transmettre son silence, qu'elle ait besoin de partager avec moi ses abîmes.

J'ai fait un peu le ménage dans les fichiers de l'ordinateur, en particulier dans les programmes de courrier électronique. À présent, ils sont rapides, ils s'ouvrent et se ferment immédiatement. Mais je dois poursuivre le ménage du disque dur ; il y a des quantités et des quantités de déchets.

Lundi 21, 21 h 15

J'attends Chl, bien que je ne sois pas sûr qu'elle vienne. Il y a de l'orage. Je vois des éclairs par la fenêtre. Je me suis souvenu qu'il y a quelques jours je me suis aperçu que Chl me regardait d'une drôle de façon ; il m'a semblé qu'elle me haïssait, comme ça arrive parfois quand elle déprime. Ce n'est pas qu'elle me haïsse personnellement, c'est plutôt une haine générique du monde en général et des êtres humains en particulier. Souvent, dans ce genre d'état, elle reste silencieuse et, de manière évidente, elle garde pour elle des choses qu'elle devrait dire ; je suis parfois parvenu à la faire parler, mais je n'y arrive pas souvent, et alors on découvre qu'elle conserve quelques rancœurs injustifiées. Je lui fais voir qu'elles sont injustifiées, qu'elle a mal interprété certains mots ou certaines attitudes ; alors elle rit, se détend, et se sent mieux. Cette fois-ci, elle n'était pas particulièrement déprimée, mais elle se taisait, avec ce drôle de regard, avec tous les signes d'avoir quelque chose à dire, et de ne pas le dire. Je lui ai demandé si ce regard était de haine.

– Non, a-t-elle répondu sans aucune hésitation.

Après une pause, elle a ajouté :

– C'est un regard de calcul. Je me demandais si tu convenais.

Lundi 21, 22 h 28

Je me suis interrompu parce que Chl est arrivée. Elle est déjà repartie. Je trouve littéralement extraordinaire de m'être mis à écrire en sachant que, très probablement, j'allais être interrompu. Je ne me souviens pas d'avoir fait quoi que ce soit de ressemblant depuis des années et des années. Ce serait

une très bonne chose si la phobie des interruptions, qui m'a mené à repousser, puis finalement à ne pas écrire des romans entiers, me lâchait. Je prends ça comme un bon augure ; du moins comme un précédent important.

Donc, Chl m'avait dit : « C'est un regard de calcul. Je me demandais si tu convenais. » Et moi, j'avais éclaté de rire. Bien sûr que je ne lui conviens pas, et je trouve bien qu'elle commence à s'en rendre compte. Je crois que c'est un des résultats de la thérapie.

Lorsque notre relation a commencé, je tenais pour acquis qu'elle allait être brève. De son côté, elle m'avait prévenu que, lors des relations précédentes, il lui était toujours arrivé de se réveiller un beau jour et de sentir que cette relation lui était complètement étrangère, et alors elle rompait radicalement. Je me suis préparé à ça. Mais pas à ce qui est réellement arrivé, à ce refroidissement de la relation sur le plan strictement sexuel, et rien de plus ; nous continuons à nous voir très souvent, à nous téléphoner plusieurs fois par jour, et chaque fois que nous sommes ensemble je perçois toujours son énorme tendresse envers moi. C'est étrange, très étrange, et je ne sais pas comment le gérer. Parfois, je suis exaspéré et je pense : « C'est fini ; nous ne pouvons pas continuer comme ça », mais ce sont des accès momentanés dont je me repens quelques minutes plus tard. Je me rends compte qu'elle me manquerait beaucoup, que tout serait beaucoup plus difficile sans cette tendresse, sans cette présence en général joyeuse et pleine de vie qui tant de fois a changé un mauvais jour en un jour heureux. De toute façon, les choses avancent vers une séparation ; elles avanceront dans la mesure où sa thérapie aura de bons résultats. Mais je ne veux pas continuer à me préparer à un futur qui, comme le montre l'expérience, ne se présente jamais tel qu'on l'a calculé. Laissons aller les choses.

Mardi 22, 17 h 11

De grandes nouveautés. Deux tangos par Pugliese que je ne connaissais pas, sur Radio Clarín ; en plus, l'un des deux

est instrumental. Je n'ai pas réussi à entendre le titre ; en revanche, le nom de l'auteur : Ruggiero. Auraient-ils renouvelé leur discothèque ?

Je me suis réveillé aujourd'hui plus tard que jamais ; à strictement parler, c'est Chl qui m'a réveillé avec son traditionnel coup de fil, mais, pour une quelconque raison (je soupçonne toujours des aventures sexuelles), elle m'a appelé alors qu'il était déjà quinze heures trente.

De toute façon, je suis resté encore un moment au lit. La pluie continue de tomber. La rumeur de lointains coups de tonnerre continue. J'étais plongé dans un rêve angoissant ; pas un cauchemar, mais plutôt ce genre de rêves pénibles, au cours desquels rien ne trouve de solution, encombré de niaiseries et, en même temps, avec un terrible poids de significations.

Un long, très long rêve, en ce que j'appelle « temps réel », construit à partir de détails minutieux ; j'oublie toujours ces sujets, comme j'oublie les choses quotidiennes, comme si ça ne valait pas la peine de les archiver dans la mémoire. À un certain moment, je dialoguais avec un jeune homme qui pouvait être Juan Ignacio, il s'agissait d'entreprendre une certaine action, de réaliser quelque chose, mais je m'apercevais que l'ampoule d'un lampadaire était brisée ; pas grillée, brisée, comme si quelqu'un lui avait donné un coup. Ça m'irritait énormément parce que quelqu'un l'avait cassée et l'avait laissée comme ça. L'ampoule avait conservé sa forme, elle n'avait pas explosé, elle ne s'était pas défaite en éclats, mais un morceau de verre manquait. Des problèmes, je ne sais pas de quel genre, avec un autre appareil d'éclairage, nous empêchaient de réaliser ces projets. Ça m'indignait et ça me décourageait.

Ensuite, j'étais dans la rue, toujours avec le jeune homme à côté de moi, et des quantités de personnes qui se préparaient à voyager dans des automobiles. Parmi tous ces gens se trouvaient mes parents, je le savais même si je ne les voyais pas et que je ne savais pas bien où ils étaient. Des voisins s'étaient proposé de nous emmener. Le voyage, d'après la carte que je consultais, était assez long ; il fallait parcourir quelque trois cents kilomètres. Le nom d'une station balnéaire planait dans l'air : La Paloma, mais je ne sais pas si nous étions là et devions retourner à Montevideo ou le contraire, ou s'il s'agissait d'autres lieux. Cette rue appartenait à une ville

que je n'arrivais pas à reconnaître ; quoi qu'il en fût, j'étais installé là, j'avais une maison – du moins, je vivais dans une maison où étaient mes affaires. Cette espèce de déménagement collectif ne me surprenait pas, cependant je ne m'y étais pas préparé, comme si on ne m'avait pas transmis avec exactitude le moment où il allait se produire. Je me rendais compte que je n'avais pas fait de valise ni rien d'autre et, tout à coup, je me souvenais que dans le réfrigérateur il y avait des fioles qui contenaient je ne sais quoi de médicinal, dont j'avais besoin. Je demandais au jeune homme de courir les chercher, pendant que j'essayais de vérifier quel véhicule m'était attribué. Je m'approchais d'une camionnette sombre, bâchée, bourrée de gens ; je reconnaissais un jeune garçon à la tête ronde, assis sur la banquette, entre d'autres personnes. Je lui posais je ne sais plus quelle question. Il me répondait de manière insatisfaisante. Je pensais qu'il me faudrait finalement voyager en car, parce que je ne trouvais aucun véhicule avec des gens familiers et un siège réservé pour moi. Les voisins qui organisaient le déménagement étaient un couple d'âge mûr, apparemment des Juifs. Je les voyais déjà prêts à démarrer. Le jeune homme, qui était censément aller chercher ces fioles dans le réfrigérateur, ne revenait pas. Je me demandais quel car je devrais prendre, à quelle heure il passerait, où je devrais l'attendre. C'est à ce moment-là que le téléphone m'a réveillé.

Pour une raison quelconque, j'ai associé ce rêve avec un autre, fait il y a des années, dont je n'avais pas su voir la très évidente interprétation jusqu'à ce que mon thérapeute me l'explique (une sorte de fête dans mon vieil appartement de la rue Soriano ; il était bondé de gens qui allaient et venaient dans les couloirs, des bouquets de fleurs de tous côtés ; à l'entrée, des hommes avaient apporté des compositions florales de forme circulaire et voulaient les accrocher sur le palier. Je me déplaçais parmi tous ces gens qui occupaient mon appartement, et personne ne me prêtait attention, comme s'ils ne me voyaient pas ; je leur parlais, et ils ne me répondaient pas, mais sans agressivité ; ils m'ignoraient, simplement. Mon thérapeute m'avait fait remarquer qu'il s'agissait de ma veillée funèbre).

Dans le rêve d'aujourd'hui, en pensant à mon association avec cet autre rêve ancien, les « voyageurs » sont peut-être des voyageurs vers la mort. Je ne vois pas mes parents parce qu'ils sont morts. Je dois les rejoindre... mais je ne suis pas préparé.

Je pense que le roman que j'essaie d'achever en raison de la bourse a été écrit en son temps pour exorciser la peur de la mort. Et, maintenant, je suis face à cette succession de décès parmi mes amis. Le sujet est là...

Mercredi 23, 3 h 42

Journée de travail ; un cours particulier avec une élève, ensuite les évaluations de l'atelier virtuel. On dirait qu'il ne pleut plus ; les rues semblent sèches, mais le ciel est toujours couvert. J'espère pouvoir sortir, demain. Ça fait des jours que je ne sors pas. J'espère me coucher un peu plus tôt... Jeudi, j'ai des ateliers toute la journée, à partir de seize heures trente. Demain, c'est mercredi.

Je ne vais plus dire que je ne me suis pas rasé (mais ce qui est sûr, c'est que je ne me suis pas rasé). En tout cas, je dirai qu'on ne m'a pas encore pris en photo.

Aujourd'hui, le nombre de cigarettes a un peu augmenté. L'effet de ce médicament, l'antidépresseur, est bizarre : il semble n'avoir aucun résultat, et puis, tout à coup, un jour, il fait baisser sensiblement le nombre de cigarettes ; un autre jour, je ne trouve plus de goût à la cigarette et fumer me laisse profondément insatisfait ; ensuite, la consommation augmente de nouveau, mais il semble qu'elle n'atteigne pas les niveaux anciens. On verra ce qu'il se passera jeudi ; elle augmentera beaucoup, sous l'effet des ateliers. Travailler me fait mal. Même si, dans un autre sens, ça me fait du bien.

Chl continue à progresser dans sa thérapie ; il est intéressant de remarquer comment elle s'ouvre peu à peu aux sujets auxquels auparavant elle était très fermée. Elle peut parler avec facilité de sujets qui étaient tabous ou trop douloureux. Aujourd'hui, d'après ce qu'elle m'a raconté au téléphone, elle a agressé le thérapeute (verbalement, je veux dire). C'est une bonne chose. Mais ensuite elle s'est repentie, ou du moins

ça l'a laissée inquiète. Elle éprouve trop de pitié. Elle se met toujours à la place de l'autre et souffre pour des choses dont l'autre ne souffre probablement pas.

Quant à moi, je suis resté sans ragoût et sans escalope à la milanaise à cause de la dépression qu'elle a eue en fin de semaine. Mais elle m'a apporté en cadeau un morceau de tarte aux épinards qu'elle avait achetée ; très bonne tarte, très bien faite, très goûteuse.

J'ai joué à beaucoup de jeux solitaires, aussi bien hier soir qu'aujourd'hui, même si, aujourd'hui, pas autant. Hier soir, j'ai joué pendant des heures à un jeu appelé Pipe Dream, qui consiste à monter un tuyau dont les pièces détachées apparaissent les unes après les autres, tandis que l'eau monte. Il faut compléter un trajet, le plus long est le mieux, avant que l'eau parvienne à s'échapper. Ça ressemble au Tetris, d'une certaine manière. Maintenant, je vais jouer un peu à ça et j'essaierai de ne pas tomber en transe et d'aller me coucher rapidement. Il est déjà presque quatre heures.

Mercredi 23, 6 h 12

Je ne sais pas si quelque lecteur s'intéresse à l'indication de date et heure qui titre chaque petit chapitre de ce journal ; quand je lis d'autres journaux, en général, c'est comme si ces indications n'existaient pas. Le fait est que, pour cette page en particulier, l'heure indique que c'est bientôt l'aube, ou déjà l'aube. J'ai rebranché l'ordinateur, que j'avais éteint quelques minutes auparavant, après avoir joué et joué comme un débile à ce stupide jeu Pipe Dream jusqu'à avoir des crampes dans le bras et la main. Comme toujours. Mais je ne voulais pas aller me coucher sans avoir noté les pensées qui m'ont assailli à peine l'ordinateur éteint, alors je me suis traîné jusqu'à la cuisine pour me faire chauffer du café, étape inévitable chaque fois que je vais me coucher ; parce qu'il m'est venu à l'esprit que c'est justement pour fuir ces pensées que je me suis mis à jouer.

Je sais que ça n'a aucune validité scientifique, mais ce genre de choses, comme celle que je vais raconter, me paraissent

convaincantes, particulièrement quand elles sont plus la règle que l'exception ; ces choses m'arrivent très souvent et elles doivent, quoique je ne le veuille pas, engendrer chez moi une certaine inquiétude profonde.

Il se trouve que l'élève qui est venue aujourd'hui, c'est-à-dire hier, celle à qui, comme je l'ai écrit il y a quelques heures, j'ai donné un « cours particulier », a apporté un travail qui essayait de suivre la consigne que je lui avais proposée deux semaines auparavant. Cette consigne demandait de coucher par écrit un rêve, d'une manière simple et sans prétention littéraire, puis, dans une seconde étape, de tenter d'en créer un récit en effaçant les indices qui l'associaient au rêve pour le présenter au lecteur comme une histoire vraisemblable. Plus que vraisemblable, cohérente ; ça pouvait être un récit fantastique, à condition de suivre les règles du fantastique. L'important n'était pas non plus de raconter la totalité de l'intrigue ; on pouvait même élaborer un récit à partir d'associations engendrées par le rêve, en partant d'une image ou d'une scène, mais surtout en tâchant de recréer le climat du rêve, le côté existentiel plutôt que la thématique.

Et voilà que mon élève m'apporte le récit d'un rêve, pas très récent, mais pas non plus très ancien, et qu'elle tente de narrer selon la consigne ; elle n'y arrive pas, elle s'en tient trop au thème ; elle ne fait que le raconter avec plus de détails ; elle le raconte assez bien, mais sans effacer les traces du rêve. Cela n'a cependant pas d'importance pour ce que je veux dire maintenant. Dans son rêve, mon élève passe par un cimetière, entre dans une maison, voit certaines choses et ensuite rentre chez elle. Là, elle trouve sa famille réunie, qui parle d'elle, qui en dit du mal. Ensuite, elle s'aperçoit qu'on a mis en désordre sa bibliothèque et elle s'indigne. Elle rejoint ses proches et leur fait des reproches, crie contre eux, elle prend même un de ses frères par les revers de sa veste et le secoue. Personne ne répond ; on l'ignore ; ils ont tous l'air de somnambules. La dernière phrase dit qu'elle n'a pas pu tolérer la situation et « j'ai disparu ».

Je lui ai fait remarquer l'évidence : dans ce rêve, elle était morte, elle était un fantôme. Elle ne s'en était pas rendu compte ; lorsqu'elle avait raconté ce rêve, même son thérapeute ne lui avait pas fourni cette interprétation. J'ai expliqué

la coïncidence du rêve dont je m'étais souvenu et que j'avais noté aujourd'hui, celui de ma veillée funèbre, et je lui ai proposé de transformer son récit en une histoire de fantômes, racontée par le fantôme. Ce n'est pas bien nouveau ; on l'a fait, et je suppose en plus d'occasions que je n'en connais, mais, dans ce cas, il me semble que c'est la façon la plus authentique de raconter l'histoire. Elle en est restée très impressionnée. Moi aussi.

Comme toujours dans ce genre de circonstance, je me demande : me suis-je souvenu de ce rêve (celui de ma veillée funèbre) grâce à une authentique association avec le rêve de ce matin, ou ai-je plutôt capté télépathiquement l'essence de l'histoire que mon élève avait écrite ? Dans cette dernière hypothèse, il s'agit d'une association plus directe, plus forte. Je suis presque certain que c'est de ça qu'il s'agit. Je ne peux pas le démontrer, mais, comme je le disais, ces choses arrivent et se répètent souvent ; à tel point que je ne peux jamais savoir si ce que je suis en train de penser, ou ce qui me vient à l'idée, a surgi de mon esprit par un processus personnel ou provient de l'extérieur, d'un autre esprit. De nouveau se pose la question des limites du moi, la question de la tangibilité de ce que nous nommons « individu ». Je me rappelle une citation que j'ai lue il y a assez longtemps, attribuée à Einstein (je cite de mémoire, bien sûr) : « Que nous nous percevions comme des individus séparés n'est rien d'autre qu'une illusion d'optique. »

Jeudi 24, 3 h 43

J'étais assis dans le fauteuil, celui pour se vautrer, après le dîner-déjeuner, et j'ai commencé à ressentir une tyrannique nécessité d'aller jusqu'à l'ordinateur et de jouer à des jeux. Je me suis dit : « Je ne dois pas le faire. Pourquoi devrais-je faire ce genre de choses ? » ; et j'ai essayé de résister. C'est alors que, d'un coup, j'ai compris et j'ai dit : « La putain de sa mère », à voix haute, et je me suis levé du fauteuil et je suis allé jusqu'à l'ordinateur et j'ai joué à Pipe Dream et ensuite à Golf. Ce que j'avais compris, c'était que l'angoisse diffuse pointait son nez et que je ne pouvais pas me livrer à son exploration

parce que le processus devrait forcément s'interrompre demain (aujourd'hui), jour d'ateliers. Les ateliers me plaisent et j'aime beaucoup mes élèves ; le problème ne réside pas là, mais dans l'interruption du processus d'exploration de l'angoisse diffuse. L'autre jour, j'ai constaté que, si je voulais, je pouvais écrire même si on allait m'interrompre ; du moins ce journal, qui ne demande pas une grande concentration parce que c'est à peine si j'emploie de l'imagination et que j'écris les va-et-vient plus ou moins erratiques de ma pensée ; si j'essayais d'écrire un roman, là, en revanche, peut-être que la crainte d'être interrompu m'inhiberait complètement. Mais, de toute façon, ce que je voulais dire, c'est que l'exploration de l'angoisse diffuse n'admet pas de menaces d'interruption, et encore moins la certitude d'une interruption sans appel et d'une interruption longue, puisque j'ai deux ateliers et que ça me prend toute la journée. C'est la partie du processus Sisyphe où fatalement le rocher dévale la côte jusqu'en bas. Demain (aujourd'hui), jeudi, ateliers ; et, après-demain, je serai fatigué et surexcité, avec l'inconscient en train de faire des siennes, et il n'y aura pas de place pour l'angoisse diffuse ; samedi, plus ou moins le même état, atténué par la présence probable de Chl, mais cette présence est finalement une autre interruption, et au diable l'angoisse diffuse. C'est pourquoi j'ai prononcé ces mots grossiers à voix haute et me suis assis devant l'ordinateur, plein d'ardeur, parce que je savais déjà ce qui allait se passer, même si je ne croyais pas que ça serait aussi intense ; j'ai joué pendant quatre heures. Le Pipe Dream, j'ai découvert ça, est un jeu dangereux parce qu'il est très excitant ; c'est un jeu contre la montre ; l'eau arrive par le tuyau incomplet et on doit assembler comme on peut la suite de la canalisation, et parfois on ne trouve pas le morceau approprié, et on perd. Ça me contracte les muscles du bras et de la main qui manie la souris d'une manière exagérée et il est probable que cela fasse augmenter ma pression artérielle. J'ai pris conscience de ça et je suis passé à Golf, un jeu plus calme, parce qu'on ne joue pas contre le temps, mais c'est un jeu stupide, complètement stupide. Bien que ce jeu demande un certain raisonnement, le résultat est toujours hasardeux et, au bout du compte, ça revient au même que de lancer une pièce de monnaie en l'air et de parier sur pile ou face. Mon bras commence aussi à me gêner parce que je

joue de manière automatique ; je me mets en transe et j'oublie de détendre les muscles. Parfois, ça me revient et je les détends pendant un moment, mais, sans m'en rendre compte, au bout de quelques instants, je suis de nouveau tendu ; c'est comme ça que passent les heures, tandis que je pense : « Je ne dois plus jouer, je ne dois plus jouer, ça me fatigue, c'est idiot », mais je continue, encore et encore. J'ai sûrement les bénéfices du cours de yoga, qui a été excellent aujourd'hui bien que ma professeure ait eu le visage enflé à cause d'une molaire infectée.

Avant le yoga, après m'être levé très tard, avoir pris le petit déjeuner et fait ce que j'avais à faire, j'ai aussi joué à des jeux pendant que la femme de ménage, qui vient le mercredi, était là ; c'est comme ça que j'ai perdu l'occasion de faire des courses. J'ai des quantités de courses à faire au supermarché, mais lorsque ça a bien voulu me revenir, la professeure était en train de sonner, et je n'ai même pas pu commander les courses par téléphone. Les horaires de sommeil se sont de nouveau déréglés méchamment. Demain, je dois me lever tôt, c'est-à-dire avant quatorze heures. Je vais demander le service de réveil téléphonique d'Antel ; Chl va aussi m'appeler, elle est plus efficace parce qu'elle parle et crie dans le répondeur jusqu'à ce que je réponde, si je suis en état de répondre. Mais elle oublie parfois de me réveiller et, après tout, elle n'en a aucune obligation, de sorte que j'ai souvent recours au service de réveil ; je le programme pour deux appels à une demi-heure d'écart, étant donné que le premier, généralement, je le remarque à peine, perdu dans le lointain, ou il ne me parvient carrément pas, même si quelque chose en moi est au courant ; d'ailleurs, j'entends toujours le second appel, ce qui signifie que quelque chose en moi est en état d'alerte. Bref, demain, c'est-à-dire aujourd'hui, je devrai foncer pour être prêt au moment d'ouvrir la porte, à seize heures trente ; parfois, je parviens à avoir tout prêt avec à peine quelques secondes d'avance, mais il m'est arrivé de ne pas y réussir et de devoir finir les préparatifs devant un élève. Ce n'est pas si grave, mais je n'aime pas qu'on me voie en train de faire ce travail. C'est un problème d'image, je suppose ; comme si je craignais que les élèves ne me respectent plus.

J'ai laissé un message à Pablo aujourd'hui, et il m'a appelé après mon cours de yoga. Il m'a raconté une bonne partie de

son expérience au Mexique, pour l'enterrement du Flaco. J'ai appris des choses insoupçonnables, par exemple que le Flaco était un sentimental (ce sont les termes mêmes de son fils) qui conservait soigneusement dans une grande boîte toutes les lettres et tous les souvenirs de ses enfants, y compris les cahiers scolaires et ce genre de choses ; et tout dans un ordre parfait, c'est-à-dire qu'en plus d'être sentimental il était ordonné. On ne l'aurait pas dit, pas du tout. Il a aussi conservé mes lettres (lesquelles ? Je ne me souviens pas de lui avoir écrit au Mexique ; ou alors oui, peut-être, une fois) et des copies des lettres qu'il m'a envoyées (de nouveau : lesquelles ? Ma mémoire aurait-elle pu aussi dévorer ça ? Mais je suis presque certain qu'il n'y a pas eu plus d'une lettre au cours de toutes ces années qu'il a passées là-bas). Pablo m'a aussi donné une version plus exacte de sa mort – une mort annoncée, par ailleurs, son instinct de médecin ne se trompait pas, et il semble aussi qu'il y ait eu une certaine décision, assez consciente, de considérer sa vie comme achevée, comme dans le cas de mon amie. Ce qui est certain, c'est que, peu de temps auparavant, il avait mis quelques affaires en ordre, comme, par exemple, augmenter la prime de l'assurance en faveur de ses enfants mexicains. De plus, il avait prévenu qu'il allait mourir. Il semble que cette nuit-là, contrairement à ce qu'on m'avait raconté, il ne se soit pas couché, mais assis dans un fauteuil. Il a dit à une voisine que ça prenait le chemin d'une crise cardiaque, étant donné qu'il sentait un fourmillement à la main gauche, et que ça ne valait pas la peine d'appeler les urgences ; qu'il préférerait rester là à bavarder avec elle ou, plutôt, à l'écouter parler, elle. Ça a été dans le fauteuil, et non dans le lit comme on me l'avait dit, qu'il a pris son verre de brandy, et c'est là qu'il est resté. Ça a été une très bonne chose que Pablo et ses frères se décident immédiatement à faire le voyage au Mexique lorsqu'ils ont appris la mort ; j'ai dit à Pablo que c'est le genre de choses que je ne fais pas, jamais, et qu'ensuite je paie un prix atroce pour ne pas les avoir faites. Ils ont fait l'expérience d'un enterrement avec des mariachis qui chantaient. Ils ont vu les étudiantes du père pleurer toutes les larmes de leurs corps et, en somme, ils sont revenus à Montevideo avec une image beaucoup plus positive de leur père. De toute façon, Pablo est affligé, et surpris de l'être. Je me suis souvenu de la mort de

mon père, qui s'est produite quand j'avais plus ou moins l'âge que Pablo a maintenant, et je me souviens que l'épouvante avait été bien plus grande que la tristesse. La tristesse face à la mort de l'autre est quelque chose que je ne comprends pas très bien, ou plutôt si, je comprends que c'est une tristesse vis-à-vis de nous-même et non pas du mort, dont il n'y a rien à déplorer – tristesse à cause de ce qui nous manque, à cause de ce que nous avons négligé de dire et de faire, à cause de la faute réelle ou imaginaire. Et de l'épouvante – comme je me suis décidé à l'expliquer à Pablo, croyant que ça lui ferait peut-être du bien de penser à ça – parce que, tant que mon père vivait, il était, d'une manière magique, comme une cuirasse contre ma propre mort. Celui qui devait avoir affaire avec la mort, c'était lui, pas moi. Et au moment même où il m'a manqué, je me suis retrouvé face à face, ma main dans sa main, avec cette bonne dame. Sans cuirasse.

Ensuite, mon amie qui vit à Chicago a appelé : elle est de passage à Montevideo et m'a apporté des chocolats. Elle avait la migraine depuis des jours et avait en plus été piquée par une tique. Je la verrai vendredi après-midi. Après, Julia a appelé et m'a donné une série d'explications à propos de découvertes sur elle-même qu'elle a faites à la suite de rencontres avec moi ; surprenante lucidité pour une femme aussi divagante. Ces explications incluaient une certaine confession, laborieuse, quelque chose qui embarrassait sa pudeur, mais elle s'est décidée, et après elle était très contente et euphorique. Je me demande comment se poursuivra cette relation, qui remue beaucoup de choses chez chacun de nous. Moi, je ne vois aucune possibilité de reprendre notre vieille histoire d'amour. Je crois même qu'une relation sexuelle avec une femme de cet âge ne fonctionnerait pas bien. Je ne fonctionnerais pas bien, je veux dire. J'ai toujours été attiré par des femmes plus jeunes que moi, et maintenant ce sont des femmes *beaucoup* plus jeunes que moi qui m'attirent, ce pourquoi je ne considère pas incorrect un diagnostic d'artériosclérose.

J'oubliais de consigner quelque chose que je ne veux pas perdre de vue : hier, j'ai eu la flemme de re-rallumer l'ordinateur, après l'avoir rallumé pour écrire je ne sais pas quoi et éteint une nouvelle fois, mais le fait est que j'aurais voulu

le noter à ce moment-là. Ça fait deux fois que j'entends sur Radio Clarín le tango *Derecho viejo*, par l'orchestre de Julio De Caro. Je n'arrive pas à imaginer d'où l'on a pu tirer ce disque ; il est extrêmement étrange, et je n'avais pas la moindre idée de son existence. Don Julio De Caro, que j'ai eu l'honneur de connaître personnellement quand j'étais un tout jeune homme et qu'il était de passage à Montevideo, en lune de miel. Il s'était marié avec une femme très, très grosse, à peu près du même âge que lui. Je ne sais pas quel âge pouvait avoir don Julio à ce moment-là, mais je ne crois pas qu'il ait eu moins de soixante ans. Un homme charmant, et un génie en musique. D'après les spécialistes, et il est facile de le vérifier avec sa discographie sous les yeux, De Caro a inventé le tango, le tango tel qu'on le connaît aujourd'hui. De la même manière que Gardel a appris à chanter le tango tel qu'on le chante maintenant, De Caro et ses musiciens du sextet ont appris à jouer le tango de la Guardia Nueva, ont donné naissance à Pugliese, à Troilo et même à Piazzolla – et à tous les autres. Mon premier contact avec De Caro a eu lieu au marché aux puces de Tristán Narvaja. Quand j'étais jeune, là j'avais une quinzaine d'années, j'allais au marché aux puces et je cherchais de vieux disques en cire, des soixante-dix-huit tours, et je tombais parfois sur des merveilles. En l'une de ces occasions, j'avais trouvé un disque qui s'appelait *El Monito*, par le sextet De Caro. Le vendeur l'avait posé sur un gramophone et me l'avait fait écouter ; je fus instantanément hypnotisé. Ce tango et ce sextet m'avaient plongé dans un état d'esprit que je ne connaissais pas jusque-là. Ils me font toujours exactement le même effet. C'est une espèce de nostalgie extrême de quelque chose d'inconnu, une nostalgie à pleurer et à crier, et pourtant, paradoxalement, une nostalgie joyeuse. *El Monito*, comme certains autres disques, contenait quelques paroles, un dialogue aussi fou que la folle bohème du sextet, et ç'a été mon premier contact avec le surréalisme. « Monito, tu veux du café ? » disait une voix qui s'adressait au « petit singe », peut-être la voix même de don Julio. « Non », répondait le petit singe. « Pourquoi ? » demandait immédiatement la première voix. « Parce que mes chaussures sont abîmées », répondait l'autre.

Bon, on a passé *Derecho viejo* sur Radio Clarín. La première fois, je ne pouvais pas croire ce que j'entendais ; je ne savais

pas quel orchestre c'était. Au début, j'ai pensé à Osvaldo Fresedo, à cause de la harpe, ou du vibraphone, mais tout de suite sont arrivés tous types d'instruments à vent, apparemment des clarinettes ou des hautbois, certainement des trompettes et une bonne quantité de cordes. La rapidité n'était pas non plus celle de Fresedo, ni l'énergie, ni – je ne peux trouver meilleure expression – les couilles. C'était bizarre et fort, très fort. Jamais je n'aurais pensé à De Caro, parce que je n'aime pas beaucoup son orchestre ; il me semble trop conventionnel, il lui manque cette folie légère et joueuse et terriblement nostalgique du sextet. Mais cet orchestre avait beau être lourd, il y avait en lui beaucoup de la vivacité et de l'atmosphère du sextet. Tout d'un coup, presque aux dernières mesures, j'ai entendu un son qui ne pouvait pas être autre chose qu'un « son De Caro » ; une manière de démarrer avec une phrase, quelque chose de soudain et de violent, avec des cordes grattées, quelque chose que je n'avais entendu que chez De Caro et, même si j'étais seul, je me suis écrié : « De Caro ! » – quelques secondes avant que l'animateur ne dise la même chose, quoique sans ma surprise ni mon enthousiasme. Hier soir, je l'ai entendu de nouveau. C'est un monstre, un carnaval, un pastiche, une murga... je ne sais pas ce que c'est, mais c'est quelque chose de merveilleux. En matière de tango, je n'ai jamais rien entendu de ressemblant. Quand l'a-t-il enregistré ? Y a-t-il d'autres tangos joués dans le même style ? Où étaient, où sont ces disques ? (Un peu avant, on avait transmis un truc horrible de Juan de Dios Filiberto. Un autre orchestre à cordes... mais ô combien stupidement absurde, avec quelle prétention vulgaire, quel mauvais goût, quel manque d'imagination !)

Et il était déjà, je crois, sept heures du matin, la radio a passé un tango joué par un orchestre qui sonnait par moments de manière sublime. Charlo, jeune, chantait, de sorte que ce devait être Canaro. Mais un Canaro musical, sans toute sa rigidité et sa lourdeur caractéristiques. Vers la fin, surprise : un violon qui ne pouvait être que Cayetano Puglisi. Personne n'est parvenu comme Puglisi à cette qualité que l'on ne peut décrire que comme sublime. J'écoute souvent l'orchestre de D'Arienzo, rien que pour savoir s'il y a une petite phrase, même une seule, de Puglisi – qui, d'après ce que l'on dit, aurait

fini par tomber sur cet orchestre et y serait resté. Lorsque ce violon apparaît, D'Arienzo disparaît et pendant un instant tout est magique.

Vendredi 25, 6 h 20

Et, comme c'était prévu, me voilà encore là, à presque sept heures du matin, comme si de rien n'était. L'atelier. Toute la journée, atelier. Ça été gratifiant ; mes élèves sont géniaux. Mais ça m'enflamme, ça m'enflamme et je ne peux pas dormir pendant des heures et des heures. Au moins, je n'ai pas passé le temps à jouer à des niaiseries ; j'ai intensément travaillé à un/une macro dans ce programme Word, améliorant nettement ce que j'avais fait l'autre jour, pour monter un document maître avec ce journal. De l'autre côté, avant cela, j'ai imprimé tout ce que j'ai écrit jusqu'à hier, de sorte que j'ai la ferme intention de le lire. Pour l'instant, je ne l'ai pas lu. Je suis curieux. Je veux savoir s'il y a quelque chose d'intéressant, qui puisse parvenir à intéresser un lecteur autre que moi. Pourquoi ? Ce n'est pas que je veuille faire prendre aux gens de la Fondation Guggenheim des vessies pour des lanternes en leur donnant ce journal à la place du projet ; cela dit, on ne veut pas, à la Fondation, on me l'a expressément dit, que je leur donne quoi que ce soit. La seule chose qui les intéresse, c'est de savoir à la fin de l'année à quoi j'ai dépensé leur argent. Cela dit, JE VEUX réaliser le projet ; sauf que je n'en suis pas encore arrivé à ce point, et il me semble être bien loin d'y parvenir ; mais lorsque j'aurai atteint ce point, et très certainement j'y arriverai, je réaliserai mon projet vite et bien. Je me fais confiance. Seulement, il ne faut pas que je continue à refuser d'affronter et de dépasser l'angoisse diffuse pour parvenir au temps libre ; c'est aussi simple que ça. Aussi simple et douloureux que ça. Ami lecteur : n'aie pas l'idée d'entremêler ta vie avec ta littérature. Ou plutôt oui ; tu souffriras ton dû, mais tu donneras quelque chose de toi-même, ce qui est en définitive la seule chose qui importe. Les auteurs qui créent laborieusement leurs pavés de quatre cents pages à partir de fiches et d'une imagination disciplinée ne m'intéressent pas ; ils ne transmettent qu'une information

vide, triste, déprimante. Et mensongère, sous ce déguisement de naturalisme. Comme le célèbre Flaubert. Beurk.

Je suis étonné que ce pays ne soit pas infesté d'écrivains. Beaucoup de mes élèves écrivent bien mieux que moi, et pourtant ils ne produisent pas de manière constante, ils n'agent pas de livres, ils ne voient pas l'intérêt d'être publiés, ils ne veulent pas être écrivains. Ils se contentent d'échanger leurs expériences vécues avec leurs camarades d'atelier à travers la lecture de leurs textes. Ils travaillent tous dans d'autres domaines. Personne ne veut crever de faim ni vivre dans la misère. Ils ont probablement raison. C'est dommage que les choses ne puissent être autrement, qu'on ne puisse pas survivre ici en tant qu'écrivain. En attendant, mon projet éditorial est toujours enlisé. Je ne cible pas l'obstacle, je vois simplement que ça n'avance pas. Je devrais m'en occuper personnellement, mais je ne veux pas, je ne veux pas m'ajouter une seule complication de plus. Du moins, pas en cette année de bourse. Je devrais arriver à un temps libre *full time*, à quoi je ne me résous pas, mais je devrais le faire. Et maintenant je devrais aller me coucher parce que, dans quelques petites heures, l'amie qui habite Chicago vient me rendre visite. Et Chl viendra aussi, elle m'assure qu'elle m'a préparé des escalopes à la milanaise.

Samedi 26, 7 h 24

Non mais regardez-moi l'heure qu'il est. Je vais me coucher tout de suite. Je raconte plus tard.

Dimanche 27, 5 h 51

Le rocher continue de dévaler la pente. Je n'ai pas pu récupérer de l'atelier du jeudi, nous sommes déjà passés à dimanche et il est déjà six heures du matin. Le vendredi, fête nationale, je me suis levé vers cinq heures de l'après-midi ; à six heures et demie, mon amie de Chicago devait arriver. Elle est arrivée à l'heure et a commencé à raconter ses anecdotes les unes après les autres, je suis entré dans un état de transe.

Ses récits sont très vivants et par moments très amusants ; c'est dommage qu'elle n'arrive pas à les écrire, elle serait capable de le faire parfaitement. Vers onze heures et demie du soir, j'ai commencé à me sentir mal, comme si j'étais sur le point de m'évanouir ; j'ai subitement pris conscience que je n'avais pas déjeuné ; je n'avais mangé qu'une pomme tandis que mon amie s'envoyait ces côtelettes de porc et frites que je lui avais proposées. Lorsque je me suis levé précipitamment pour me préparer en toute hâte une tomate avec de l'ail et du pain, et décongeler un churrasco, je me suis rendu compte que je n'avais pas non plus pris conscience, jusque-là, que ma vessie était sur le point d'éclater. Pendant que j'avalais la tomate, puis le churrasco et enfin le café, mon amie continuait à enfilet les anecdotes. Elle s'en est allée à une heure et demie du matin, et je me suis tout d'un coup senti vidé de moi-même. J'ai foncé vers l'ordinateur et j'ai joué jusqu'à point d'heure ; évidemment, samedi, je me suis de nouveau levé très tard, ce qui m'amène maintenant à six heures du matin, je me coucherai bientôt et je me lèverai encore une fois très tard. Ça ne peut pas continuer comme ça ; d'une manière ou d'une autre, je dois trouver le moyen de revenir, je ne dis pas à la normalité, mais tout de même à des horaires raisonnables. Heureusement, Chl est venue aujourd'hui ; elle ne m'a pas seulement apporté des escalopes à la milanaise, mais en plus elle a marché avec moi et nous avons mangé ensemble dans un bar de l'avenue 18 de Julio. Ça faisait une semaine que je n'étais pas sorti et je me suis senti très bien, j'ai senti que le sang se remettait à circuler. Après avoir dîné, nous sommes allés inspecter la table des promotions de la Feria del Libro et nous avons repéré des choses intéressantes. Nous sommes revenus aussi en marchant, très fatigués ; il y a une humidité terrible. Chl est jeune, et pourtant elle aussi ressentait de la fatigue, parce que, avant de venir me voir, elle avait bien marché de son côté, profitant de cet après-midi ensoleillé que j'ai raté. Elle pensait rester dormir, mais, finalement, elle ne s'est pas décidée et elle est partie. Je n'ai pas insisté pour qu'elle reste parce que, d'un côté, je sais que c'est complètement inutile – quand elle a décidé quelque chose, il est très difficile, presque impossible, de la faire changer d'avis. D'un autre côté, je sais que si je parviens par je ne sais quel moyen à la

convaincre et qu'elle décide de rester, le plus probable est qu'elle sera prise d'une crise de mauvaise humeur. Samedi dernier, elle est restée dormir de son propre gré ; pourtant, bien que ce fût sa propre décision, elle est arrivée de mauvaise humeur ; je suis sûr qu'elle s'est forcée à rester et que c'est ça qui a provoqué sa mauvaise humeur. Elle s'est forcée parce qu'elle veut maîtriser ses phobies, ou du moins les conduites qu'elle comprend comme irrationnelles ; mais elle ne devrait pas se contraindre, l'irrationnel a ses raisons, et tant qu'on ne les a pas découvertes, et parfois même une fois découvertes, l'irrationnel continue à agir d'une manière ou d'une autre. Elle a essayé de me convaincre que demain elle resterait dormir, mais je lui ai demandé de ne pas s'engager. Si elle vient, et qu'elle reste, fantastique, mais qu'elle ne se sente pas obligée. Aujourd'hui, elle était exubérante, joyeuse, magnifique, je serais tenté de dire heureuse, et je souffrirais de voir que demain elle déprime ou est de mauvaise humeur pour une raison qui a à voir avec moi.

J'ai demandé à Chl de lire ce que j'ai écrit dans ce journal. Je l'avais imprimé l'autre soir, je l'ai lu en partie et ça m'a pas mal ennuyé, c'est très désinvolte, et tout ce qui est dit là, je le sais par cœur ; je voulais une opinion autre que la mienne, pour voir si ça vaut la peine que je continue. Bien sûr, elle aussi est impliquée, en tant que personnage de ce journal, et son jugement ne peut pas être très objectif, mais c'est une bonne lectrice, très équilibrée dans ses appréciations, de sorte que j'ai supposé qu'elle s'efforcerait de parvenir à une certaine objectivité. Elle est complètement franche ; elle ne déformerait jamais une opinion pour me plaire, parce qu'elle sait que ces choses n'aboutissent à rien de bon. Bref, elle l'a lu et elle l'a trouvé intéressant ; je l'ai entendue rire à certains passages, ce qui est un bon signe. Son opinion m'encourage à poursuivre et à remettre ma propre opinion en suspens, à plus tard, lorsque je pourrai le lire avec une plus grande distance, lorsque j'aurai oublié un peu ce qui est écrit.

Je devrais au moins noter quelques-unes des anecdotes de mon amie de Chicago (la tique empoisonnée, les affaires immobilières), mais je leur enlèverais leur côté amusant parce que je ne suis pas capable de raconter ces anecdotes comme elle ; leur drôlerie tient surtout au style qu'elle a pour les raconter. En

tout cas, j'ai mon genre de drôlerie, mais pour mes histoires. J'envisage un écrivain comme W. Somerset Maugham, dont je suis en train de lire ces jours-ci *Le Fil du rasoir*. Il est capable de raconter de manière détaillée des histoires, d'imaginer même ces détails, de les inventer, à partir d'un récit esquissé par un ami. C'est un excellent écrivain, sous-estimé pour je ne sais quelle raison. Moi-même, je le sous-estimais, peut-être parce qu'il a eu beaucoup de succès et que son style de narration est plutôt modeste. Je me souviens que, chez moi, il y avait plusieurs de ses livres, qui étaient à la mode quand j'étais enfant ou jeune adolescent, il en est même passé entre mes mains des quantités d'exemplaires à l'époque où j'étais libraire, sans que j'aie jamais l'idée de les lire. Il est très probable que si je les avais lus en ce temps-là, ils ne m'auraient pas intéressé le moins du monde. Quand on est jeune et inexpérimenté, on cherche dans les livres des sujets tape-à-l'œil, du même genre que dans les films. Avec le temps, on découvre que le sujet n'a guère d'importance ; le style, la manière de raconter, est tout. C'est comme ça que je peux voir le même film ou lire le même livre d'innombrables fois, même un roman policier dont je connais le dénouement par cœur. De Somerset Maugham, j'avais uniquement lu *Mr. Ashenden, agent secret*, lors de mon premier séjour à Buenos Aires et en conséquence de mon intérêt pour les romans d'espionnage – un intérêt éveillé particulièrement par Graham Greene. Le livre m'avait semblé distrayant, mais très inférieur à ceux de Greene. Je l'ai relu par la suite, il y a quelques années, pas bien lointaines, et il m'a intéressé un peu plus. Et je l'ai relu il y a très peu et il m'a plu encore davantage. Il a suscité mon intérêt pour d'autres livres de Maugham. Maintenant, j'ai énormément de plaisir à lire *Le Fil du rasoir*, si injustement sous-estimé toutes ces années. Je suppose que le même phénomène se produira avec une infinité de choses. Il est difficile de découvrir ses propres préjugés, qui s'enracinent dans l'esprit accompagnés par une sorte d'orgueil, je ne m'explique pas de quelle étrange manière. Ces nabots s'installent là, comme d'absurdes dictateurs, et on les accepte comme des vérités révélées. Parfois, rarement, par quelque accident ou hasard, on se sent contraint de revoir un préjugé, de le discuter avec soi-même, de soulever un coin du rideau, jeter un coup d'œil derrière, et entrevoir la réalité des

choses. Dans ces cas, il est possible de le déraciner. Mais tous les autres préjugés demeurent en place, cachés, nous emportant sauvagement sur de mauvais chemins.

Le fait est que j'aimerais écrire avec le serein plaisir de Somerset Maugham.

Lundi 28, 5 h 56

Sans atterrir. Il est six heures du matin à tout bout de champ. Au moins, je me serai coupé les ongles (des mains) et j'aurai lavé les assiettes, qui avaient fini par constituer une montagne répugnante. Jour pluvieux, comme toujours. Chl n'est pas venue, mais, à sa voix au téléphone, on remarquait qu'elle avait gardé sa bonne humeur malgré la pluie. J'ai réfléchi à des tas de choses que je veux écrire dans ce journal, mais je n'ai pas écrit. Je me suis amusé toute la journée avec l'ordinateur. Un nouveau programme que j'ai téléchargé ; quelque chose que j'avais cherché pendant des mois sans le trouver, et ce que j'ai finalement trouvé est très bien. Au courrier électronique, rien, sauf deux exercices de mes élèves. Évidemment, je n'écris à personne. Des dizaines de mails auxquels répondre. La semaine de temps libre a commencé aujourd'hui, mais il n'y a pas eu de temps libre ; on voit bien que j'esquive l'angoisse diffuse. Vendredi, mon amie de Chicago m'a pris en photo ; si ça a fonctionné, les photos seront horribles, avec flash. Hier, Chl m'a démontré que ma barbe a été plus longue et aussi blanche qu'aujourd'hui, et elle m'a renvoyé à un magazine qui avait publié ces images. Mais j'étais beaucoup plus gros. Ce n'est pas pareil, un gros barbu, qu'un maigre barbu. Quoi qu'il en soit, je ne me suis pas rasé, malgré les photos et la démonstration de Chl. J'ai mal au dos.

Mardi 29, 0 h 23

Aujourd'hui, j'ai retiré de la ramette un petit tas de feuilles blanches et les ai posées sur la table de la salle à manger, avec un stylo. J'ai éteint l'ordinateur et je me suis rendu chez le

dentiste, avec l'idée de ne plus allumer la machine aujourd'hui et d'écrire ce journal sur ces feuilles blanches. Suis revenu du dentiste affamé ; pendant que je préparais le dîner, Chl est arrivée, et elle m'a tenu compagnie tandis que je mangeais. Je ne sais pas si c'était à cause de la faim ou du froid ressentis dans la rue, ou pour les deux raisons à la fois, je n'étais pas exactement de mauvaise humeur, mais j'étais plutôt distant, peu cordial, comme si la partie importante de moi-même était autre part. Je ne dis pas que je me suis mal conduit avec elle, mais je ne me suis pas bien conduit. Lorsqu'elle est partie, j'ai allumé l'ordinateur et j'ai joué à Golf. Maintenant, je suis en train d'écrire sur l'ordinateur. Les feuilles de papier sont toujours blanches.

La vérité, c'est que je me sens bizarre. L'effet désagréable de l'antidépresseur ne se ferait-il pas finalement sentir ? Mon expérience précédente avec d'autres antidépresseurs me dit que c'est très possible ; que je dois me tenir sur mes gardes. Celui-ci a beau être un nouveau médicament... Les expériences précédentes ont abouti à ce que, à partir d'un certain moment, au bout de quelques semaines de prise, je commence à ressentir une certaine autreté, quelque chose comme un dédoublement. J'arrête alors immédiatement de prendre le médicament et, pendant des années, je n'y touche plus. L'idée de suspendre l'antidépresseur m'ennuie assez, parce que, sans aucun doute, depuis presque deux mois que je le prends, il m'a fait du bien ; de plus, l'objectif initial, l'effet anti-cigarette, reste en vigueur. Même si je n'ai pas arrêté de fumer, il est évident que ma relation avec la cigarette a changé ; pendant de nombreux jours, je me maintiens en deçà de ma consommation habituelle, et certains jours bien en deçà. Il semble que la tendance est à la baisse, cela ne me paraît pas inimaginable qu'à un certain point je puisse parvenir à zéro cigarette, ou à une quantité plus raisonnable, disons quatre ou cinq par jour. Maintenant que j'y pense, le fait de me sentir bizarre ne date pas d'aujourd'hui ; il semblerait que ce processus ait commencé il y a plusieurs jours, lorsque ma volonté a disparu presque complètement et que, comme le journal l'a enregistré, ou aurait dû le faire, je me suis adonné de manière exagérée aux jeux informatiques, allant me coucher de plus en plus tard – contrairement à l'effet ressenti les premiers jours. À moins

qu'il n'y ait autre chose, que je ne suis pas encore capable de rendre conscient. Peut-être y a-t-il eu beaucoup de jours de pluie, au cours desquels je ne suis pas sorti ; aujourd'hui, il y a eu du soleil, même s'il était pâlichon et versatile, et le froid a été très intense. Je ne me suis pas senti mal dans la rue ; j'ai résisté au froid sans difficulté, sans me sentir attaqué aux bronches et surtout sans terribles douleurs dans la poitrine. L'absence de ces douleurs confirme le diagnostic de reflux œsophagique, puisque je suis allé chez le dentiste aujourd'hui sans rien avoir mangé après le petit déjeuner. Je l'ai pris vers quatre heures et demie de l'après-midi, et je suis sorti pour aller chez le dentiste à huit heures moins le quart.

J'ai une dette envers ce journal, c'est-à-dire envers moi-même, que j'ai du mal à régler, pas tant par pudeur que par paresse. Je me rends compte que je ne peux pas continuer à dénoncer mon addiction à l'ordinateur, particulièrement aux jeux et à la programmation en VB, sans mentionner la navigation sur Internet à la recherche de pornographie. Ça me gêne surtout de me rappeler que, il y a quelques années, j'ai écrit dans un de mes livres : « Je déteste la pornographie » ; ça me gêne encore plus que quelqu'un puisse se rappeler cette affirmation et croire que j'avais menti. Je dois, donc, expliquer que je n'ai pas menti, et cesser de cacher cette facette de mes addictions ; cette dissimulation tente de masquer que ma conduite contredit cette affirmation. Lorsque j'ai écrit ce que j'ai écrit, je sentais et pensais exactement ce que je disais. À présent, ce n'est pas que je sente ou pense exactement le contraire, ni que la vieillesse ait assoupli ma morale rigide, ni que je sois complètement ramollo (bien qu'on ne puisse pas écarter cette possibilité). Quant à la morale rigide, jamais je n'en ai eu, du moins en ce qui concerne les questions sexuelles. Mon rejet était purement et uniquement viscéral, une répugnance directe, sans filtres intellectuels ni moraux.

Quelque temps après avoir écrit cela est venue la phase vidéos, mon addiction aux vidéos, qui s'est intensifiée lorsque j'ai cessé de fumer, vers 1993. Pendant cette phase, j'ai vu quelques vidéos pornographiques, et ma répulsion semblait, dans une certaine mesure, assez atténuée, même si je devais fermer les yeux devant certaines scènes. C'est vers cette époque

que j'ai lu quelque chose de D. H. Lawrence sur ce sujet et senti que j'étais en accord complet avec l'essence de sa pensée : ce qu'il y a de détestable dans la pornographie, c'est qu'elle dégrade l'être humain, le dépouille de toute spiritualité, le transforme en un objet matériel manipulable. Ce sont mes mots, pas ceux de Lawrence ; c'est mon souvenir de ce que j'en avais compris.

Ça n'a pas beaucoup duré avec les vidéos pornos ; je me suis surtout entiché d'une actrice à la poitrine généreuse et à l'expression très tendre, une femme très différente de toutes les autres qui apparaissaient dans ces films. Sa manière de jouer, d'être présente dans les scènes si scabreuses fussent-elles, contredisait d'une certaine façon la pensée de Lawrence et la mienne. Elle ne perdait pas sa qualité humaine ni cette présence de l'esprit que l'on peut détecter dans le regard. Mais il n'y avait pas quantité de films avec cette actrice, de sorte que mon intérêt avait rapidement pris fin.

Plus tard sont arrivés l'ordinateur, Internet et le courrier électronique ; fin 1995. Dès que j'ai réuni les conditions pour naviguer sur Internet, je me suis consacré à chercher des photos de femmes nues, et je les ai collectionnées avec enthousiasme. Je suis souvent tombé sur des sites pornographiques avec quantité de photos, mais je ne les ai pas collectionnées ; je n'en ai gardé que quelques-unes, très peu, pour la présence de certaines femmes extraordinaires. Vu qu'on ne peut pas s'attaquer à la recherche de femmes nues sans tomber forcément sur des sites pornos, il est possible que la vision fréquente de ces scènes m'ait peu à peu habitué, m'immunisant, délayant en grande partie le rejet. Curieusement, le rejet et la répugnance reprenaient, et reprennent, toute leur validité avec un certain type de scènes où vraiment de toute évidence s'accomplit ce que j'appelle la « pensée de Lawrence ». La femme est souvent chosifiée, transformée en un objet manipulable, et ce type de scène produit toujours chez moi un rejet, de la répugnance et de la colère.

La grande découverte, ç'a été les jeunes Japonaises qui, outre leurs qualités intrinsèques, ont souvent à leur service de grands artistes qui non seulement ne les transforment pas en objets dépourvus d'esprit, mais, au contraire, mettent en valeur tout ce qui en elles est grâce.

Lorsque j'ai eu complété une collection proche d'un millier de photographies, j'ai suspendu mes coûteuses navigations sur Internet et oublié le sujet pendant très longtemps ; je ne suis que rarement, si tant est que je l'aie fait, retourné consulter les photographies enregistrées sur des disques. Apparemment, la recherche m'enflammait plus que la contemplation, et je dois dire qu'en ce moment il m'arrive quelque chose du même genre.

Reste à raconter ma rechute en 1999, mais là je suis fatigué d'écrire, je vais aller jouer à Golf, si le lecteur le permet.

Mardi 29, 5 h 58

Oui, de nouveau je me retrouve à six heures du matin. Mais, du moins, je ne suis pas allé sur Internet. Ce que j'ai pu faire pendant toutes ces heures, je me le demande bien.

Mardi 29, 19 h 22

Je n'ai toujours pas commencé à écrire à la main. Je viens d'effacer du disque dur les programmes de jeux ; avant, je les avais copiés sur des disques ZIP. Je peux jouer à partir d'un disque ZIP, et très certainement c'est ce que je ferai, mais les disques ne sont pas à côté de l'ordinateur. De fait, ils sont dans l'autre pièce. Ainsi, quand je veux jouer, je dois surmonter la flemme de me lever de ma chaise et, d'après mon expérience, le plus souvent c'est la paresse qui l'emporte sur mon obsession du jeu. Bien que ce ne soit pas exactement comme ça ; en réalité, ce qui arrive, c'est que je joue souvent parce que j'ai le jeu à portée de main, et si je ne l'ai pas, je peux réfléchir, me demander si j'ai vraiment envie de jouer ou si je ne fais que céder à un automatisme. Parce que l'ordinateur engendre des automatismes ; c'est un automate et, quand on fréquente les automates, à la longue, on se transforme en l'un d'eux. En un robot, comme m'a défini Julia, avec toute raison. À propos de Julia, ça fait plusieurs jours que je n'ai pas de nouvelles d'elle. Je l'appellerais bien, mais mes horaires sont si détraqués

qu'ils ne me permettent de téléphoner qu'uniquement à des heures impossibles ; quand je finis de faire ce que j'ai à faire et que je me sens libre pour contacter les gens, les gens, eux, dorment déjà.

Hier, je n'ai pas continué avec le sujet de la pornographie parce que ça me donnait une terrible flemme, et j'ai compris aujourd'hui pourquoi : parce que c'est un sujet très compliqué, que je dois faire un peu d'histoire et me souvenir d'événements dont je n'aime pas me souvenir ; ça ne me paraît pas un sujet approprié à un journal, mais, quoi qu'il en soit, c'est le contenu actuel de mon esprit, et je dois aborder ce thème, adapté ou pas. Je dois le faire parce que, j'en ai conscience, il fait partie de ce processus si laborieux vers mon « retour », et il est peut-être inutile que j'attende la venue de l'angoisse diffuse, qui s'est déjà produite ; il semble que je me trouve déjà dans les zones d'angoisses spécifiques, et ce sujet est un cas d'angoisse spécifique, c'est pourquoi je dois faire l'effort d'y aller franco. Objectif : me frayer un chemin vers le temps libre et le roman que je veux écrire, ce roman qui me paraît en ce moment si lointain.

Mardi 29, 19 h 45

Oui, pas de doute, le sujet me coûte. Je me suis interrompu pour me faire un café et, puisque j'y étais, je me suis un peu consacré à l'industrie des produits laitiers. Je suis en train de préparer mon propre yaourt, et c'était l'heure de débrancher la yaourtière et de transvaser le contenu des petits pots de verre dans un récipient plus grand. Je me consacre depuis la semaine dernière à la fabrication des yaourts, après avoir découvert que la cause de mes problèmes gastro-intestinaux était le yaourt naturel écrémé d'une marque très connue. Il était probablement bourré de colibacilles ou d'un truc de ce genre. Ça survient régulièrement, une altération dans la qualité du yaourt, et il m'arrive de penser qu'elle est due à un sabotage interne. Parfois, c'est le goût, qui rappelle la naphthaline ou le paradichlorobenzène parfois, c'est une extrême acidité. Parfois, c'est une merveille ; il n'existe rien de comparable au goût

du yaourt naturel. Mais je ne parviens pas à trouver d'autres marques ; elles utilisent toutes du sucre ou des édulcorants ou des morceaux de fruits ou des saveurs artificielles. Il y a bien une autre marque, en grands pots de verre, et c'est un bon yaourt naturel ; mais il semble que cette marque emploie de l'acide ascorbique comme conservateur, ou du moins c'est ce que me dit son goût, et ce serait une bonne chose parce qu'il s'agit de la vitamine C, mais il se trouve que la vitamine C synthétique provoque chez moi des crises hémorroïdaires. De sorte que j'ai décidé de fabriquer mon propre yaourt, du moins pendant un certain temps, en attendant que ce yaourt d'une marque très connue récupère son caractère inoffensif. Je devrais déposer une plainte, mais je ne suis pas la bonne personne. Et puis je pourrais me tromper. Je devrais demander à un laboratoire d'analyser le yaourt, mais je ne sais même pas par où commencer. Je suppose que si j'avais raison et que le yaourt était bien infecté, ça se saurait ; il y a des gens très dynamiques qui s'occupent de ces affaires. Ils vont chez le médecin, pistent l'origine de leurs troubles digestifs, déposent des plaintes et tout ça. Ce n'est pas mon truc. Mon truc, c'est de fabriquer mon propre yaourt. La première fournée n'a pas été très réussie, j'avais employé comme matière première un yaourt à la vanille et à l'édulcorant artificiel. Ce yaourt était dégueulasse, et le mien, un peu moins, et j'ai pu le manger ; mais il n'avait pas bon goût. De ce premier essai de yaourt fait maison, j'ai tiré une deuxième série, et déjà le résultat était meilleur, parce que le goût à la vanille qui subsistait était à peine un arrière-goût lointain ; mais la consistance n'était pas réussie ; trop liquide. De toute façon, j'ai pu le manger aussi et, hier soir, j'ai mis en marche la troisième série qui, je le suppose, sera parfaite. Je n'ai pas encore goûté le résultat parce que je n'aime pas manger du yaourt à cette heure et qu'en plus il est tiède.

Revenons au sujet délicat... C'est-à-dire à ma rechute dans la recherche de pornographie l'an dernier. Je dois remonter à des événements plus anciens. Vers la fin du mois de mai 1998, j'ai connu Chl, et vers mi-juillet a commencé notre relation amoureuse. Cela a créé un climat insupportable dans la maison où je vivais, parce que celle qui était à cette époque mon épouse ne voyait pas d'un bon œil cette relation, bien qu'elle

et moi ne fassions que vivre sous le même toit et que notre relation de couple ait pris fin depuis deux ans. Lentement, la situation s'est transformée en une espèce de guerre, de plus en plus terrible, avec des scènes torturantes quotidiennes, jusqu'à ce que je n'aie plus eu d'autre solution que d'aller vivre chez des amis qui, au courant de ce qui se passait, m'avaient invité. Je suis allé chez eux pour une dizaine de jours ; j'y suis resté six mois.

Je suis passé très rapidement sur ce que j'ai appelé « espèce de guerre » parce que ça touche l'intimité d'une autre personne, mon ex-épouse, avec qui j'entretiens actuellement une bonne relation amicale. Ça m'a coûté beaucoup d'arriver à cette bonne relation d'amitié, mais je crois que ça en a valu la peine, parce que, en dépit de nos diverses incompatibilités qui rendaient une vie de couple impossible, c'est une excellente personne. Je ne veux pas non plus m'étendre sur ma propre souffrance au cours de ces mois, une souffrance qui, pour moi, a été supportable, compensée qu'elle était par la magie de Chl, et je vais seulement ajouter qu'un beau jour j'ai compris que mon ex-épouse avait raison de se sentir blessée, et j'ai décidé d'éviter toute discussion avec elle, j'ai attendu que le temps atténue sa douleur et cicatrice cette blessure. Cette compréhension, elle m'est parvenue à travers un rêve, qu'en ce moment je ne me rappelle pas très bien.

(Je suis allé chercher mes fichiers de rêves et, par chance, je l'ai trouvé. Je me permets de le copier ici. Il est daté du 28 juillet 1998, c'est-à-dire que je suis parvenu à cette compréhension avant mon déménagement, et je vois que je me trompais en pensant qu'elle avait eu lieu après ; je dois donc dire que cette compréhension ne m'a pas aidé à éviter la guerre.)

Je pénètre en courant dans une pièce très grande où se trouvent plusieurs femmes couchées par terre, sur des matelas avec des draps blancs, bien qu'elles n'en soient pas couvertes et que l'on puisse voir leurs jambes nues. Il y en a trois à ma droite, à côté de l'entrée, et je passe rapidement près d'elles ; devant moi, il y a une quatrième femme, installée de la même manière, mais elle est au milieu de la pièce et sa tête n'est pas proche d'un mur, comme les autres. Moi, j'arrive en courant sans guère prêter attention à

la scène et je crois que je saute par-dessus cette quatrième femme pour poursuivre mon chemin, mais c'est à ce moment-là que se produit un de ces trucs incompréhensibles des rêves, peut-être un lapsus, parce que, en réalité, je ne vais pas jusqu'à sauter, au contraire je m'arrête à un pas de la femme et je m'aperçois qu'elle a sur une jambe une grosse protubérance rouge, comme une monstrueuse blessure. Bizarrement, la forme de cette protubérance est rectangulaire, on dirait une brique. La femme me parle ; elle me dit que c'est moi qui lui ai fait cette blessure quand je suis passé en courant. Je m'étonne, parce que je n'ai pas conscience de l'avoir touchée et que je n'ai rien senti, mais elle insiste et dit qu'en plus je l'ai blessée à la tête, et indique un endroit près des yeux et de l'entre-sourcils. « On a dû m'opérer », dit-elle, et je reste stupéfait. Elle m'explique, ou alors je peux le visualiser d'une manière ou d'une autre, qu'on a dû lui retirer quelque chose comme un petit caillou rond, gris, qui était incrusté à l'endroit qu'elle m'avait indiqué.

Je me réveille et immédiatement je comprends que cette femme est [mon ex-femme] et que l'inconscient me montre comment je l'ai réellement blessée avec ma conduite peu attentionnée et choquante (vraiment, la manière que j'ai eue d'entrer dans cette chambre permet de parler de « choc » dans beaucoup de sens). Je pense que cela fait aussi référence particulière à la souffrance psychique, au-delà des troubles émotionnels momentanés.

Cette femme du rêve m'a fait comprendre que je lui avais fait du mal, parce qu'elle m'a parlé sereinement et sans chercher à m'accuser ; elle parlait d'une manière simplement informative, sans cesser d'être chaleureuse. Il n'y avait aucun type d'insistance ni rien qui pouvait ressembler à un reproche. Elle a permis à l'information de parler d'elle-même et à moi de juger par moi-même ma conduite, de sorte que je n'ai eu ni opportunité ni raisons d'élever des défenses. Ainsi, le sentiment de peine suscité par le rêve perdure encore en moi ; il se dilue très lentement.

Alors, j'ai emménagé en octobre chez mes amis et je suis resté là pendant six mois. Maintenant, je vais manger. À suivre.

Mercredi 30, 23 h 30

Onze heures et demie du soir, et j'ai sommeil. Je ne vais pas me coucher parce que j'ai l'estomac plein. Il est probable

que cet estomac soit la cause du sommeil ; ces derniers temps, il m'arrive d'avoir sommeil après le déjeuner-dîner. Je devrais prendre plus de repas par jour, et plus légers. Il est possible aussi que je me sente particulièrement somnolent parce que j'ai eu cours de yoga ; en réalité, ça n'a pas été seulement une séance de yoga, elle a été un peu mélangée à de la sorcellerie. Ma professeure de yoga officie parfois comme une sorte de guérisseuse ; cette fois-ci, elle l'a fait parce que je l'ai mise au courant du désordre de mes horaires de sommeil. Hier, c'est-à-dire aujourd'hui, je me suis endormi à dix heures du matin. C'est du délire, c'est une aberration. J'ai lu jusqu'à la fin le dernier, ou du moins ce que je crois être le dernier, roman dont le personnage principal est le docteur Hannibal Lecter. Je trouve curieux que semblable figure me paraisse un héros. Ce doit être parce qu'il mange des gens qui sont très méchants, que l'on déteste tout le long du roman. Quand l'un de ces individus apparaît, en général des salauds de bureaucrates prétentieux et corrompus, je pense : « Pourvu que celui-là, le docteur Lecter le boulotte », et je ne me trompe jamais. Je trouve également étrange que je lise avec un tel calme un matériel aussi chargé de scènes perverses et terrifiantes, qui d'ordinaire blessent ma sensibilité ; par exemple, je n'ai pas pu digérer Ellroy. Sa lecture a provoqué en moi un profond malaise physique, gastrique et même psychique, pendant plusieurs jours. Je me suis juré de ne plus le lire. C'est dommage parce qu'Ellroy écrit très bien et a beaucoup de talent ; dommage que ce soit un véritable psychopathe et qu'il profite de son talent pour transmettre son horrible maladie. Lire un de ses romans, c'est comme avaler un seau de merde. Cependant, Harris, le créateur du docteur Lecter, ne me fait pas un effet de ce genre. Les scènes sont perverses, mais moins plausibles, moins vécues ; tout a un ton presque amusant, comme dans les films de Tom et Jerry. Jerry peut bien faire exploser le chat en mille morceaux avec une fusée, mais on en rit, on ne ressent pas de douleur. Avec les romans de Harris, ce n'est pas exactement ça, mais presque ; l'irréalité est trop patente.

Et, avant ça, j'ai navigué sur Internet à la recherche de plus de matériel, une découverte récente très intéressante. Il y a des pages consacrées aux femmes dotées de poitrines particulièrement développées, et ce qu'il y a de mieux, c'est que ces pages

proposent des vidéos assez longues, de plusieurs mégabits. Je ne veux pas dépenser trop d'argent pour le téléphone, mais ce mois-ci j'ai été très sobre. J'ai conçu un programme qui me montre chaque fois que je vais sur Internet ce que j'ai dépensé jusque-là et une projection de la dépense pour tout le mois, et, au cours des derniers mois, je suis parvenu à me maintenir dans les limites que je me suis données. Comme nous sommes dans les derniers jours du mois, je peux intensifier la dépense sans trop modifier la projection, et hier j'en ai profité. De toute façon, je ne télécharge pas les vidéos les plus lourdes, je cherche les plus légères. En général, les échantillons gratuits de vidéos pornos font moins de 200 kilooctets, ce qui implique peu de secondes de spectacle. Mais c'est ici qu'apparaît l'autre découverte récente : sur ces pages de grosses poitrines, j'ai trouvé la publicité pour un logiciel qui permet de monter des vidéos et, hier, en plus de surfer sur Internet et avant de me consacrer au docteur Lecter, je me suis servi de ce logiciel pour monter quelques vidéos courtes, fragmentaires, et parvenir comme ça à des vidéos plus longues. Avec le même logiciel, j'ai modifié certaines vidéos, faisant mon propre montage ; j'ai supprimé certains passages et en ai changé d'autres de place, de sorte que j'ai obtenu des vidéos mieux abouties du point de vue artistique et, pourquoi pas, érotique. Au cours de toutes ces manipulations, je suis tombé à moitié amoureux d'une stripteaseuse très belle, qui non seulement a des seins raisonnablement développés, mais a de plus de beaux traits et un regard intelligent. Je souligne ces qualités parce que ces femmes aux poitrines généreuses, du moins celles dont j'ai pu télécharger les images, dans la plupart des cas, sont de véritables monstres ; les seins sont invraisemblablement gros, à la limite du pénible et même du risible, les visages sont plutôt laids et dans leurs yeux il n'y a pas la moindre lueur d'intelligence. Malgré la grande quantité de vidéos, il n'y en a pas beaucoup qu'il m'ait intéressé de télécharger et, même parmi celles que j'ai choisies, on ne peut pas dire qu'il y ait vraiment beaucoup de beauté ; je les ai prises plutôt par curiosité. Mais cette stripteaseuse, c'est autre chose. J'éprouve pour elle une grande sympathie. Je pourrais dire que je l'aime.

Je sais que j'ai laissé en suspens mon histoire avec Chl, qui était le début de l'explication de ma rechute dans ma

recherche de pornographie, mais le sujet m'a un peu remué et je crois que je dois le parcourir plus lentement. Je reviendrai sur ce sujet, c'est sûr, parce que j'ai besoin de le faire ; mais pas aujourd'hui. Au fait, hier, Chl n'est pas venue, c'est moi qui suis allé chez elle, et, aujourd'hui, elle n'est pas venue non plus. Il y a un problème dans son entourage familial dont je ne dois pas donner de détails ici pour ne pas faciliter une identification, mais ce problème justifie qu'elle ait préféré rester chez elle hier. Je suis allé chez elle le soir et je lui ai tenu compagnie un moment en prenant un café. Ensuite, je me suis remis au travail, bien que ce soit ma semaine de liberté, mais les mardis soir je dois encore envoyer les évaluations et les nouvelles consignes de l'atelier virtuel. Il ne reste pas beaucoup d'élèves, de sorte que ce n'est pas un énorme travail, mais ça m'a donné l'excuse pour rester debout jusqu'aux hautes heures de la nuit puisque, dès que je travaille, je dois me récompenser après avec des distractions. Ce n'est pas une règle que j'applique délibérément, pas un système, mais ça se passe comme ça. Il y a en moi un être sans aucun frein, qui ne connaît pas de limites, et l'une des choses qui l'excitent le plus, c'est le travail. Après avoir travaillé, cet être est pris de frénésie et se vautre des heures durant dans n'importe quel genre de distraction. Enlever les jeux du disque dur m'a permis de ne plus jouer à ces jeux, mais j'ai joué à d'autres, comme faire des recherches sur Internet et du montage de vidéos. De toute façon, c'est mieux que les jeux mécaniques auxquels je m'adonnais. J'espère continuer à les contrôler. J'espère aussi aller dormir dès que j'aurai fini de digérer. À propos : ce que j'essaie de digérer est un excellent plat de ragoût ; hier soir, je suis revenu de chez Chl avec un tupperware entier de petits pois à l'étouffée, une merveille. J'ai encore quelques escalopes à la milanaise dans le congélateur. Qu'est-ce que je peux demander de plus ?

SEPTEMBRE 2000

Vendredi 1^{er}, 3 h 50

Ouf ! Je viens de finir la correction de deux interviews par mail qu'on m'a demandées de manière urgente (de deux origines différentes). J'ai des contractures dans le dos et le cou. Ma docteure est venue et elle a trouvé que ma tension était stabilisée. Elle veut la faire descendre un peu plus (elle est à 15-9), de sorte que, trois fois par semaine, je prendrai un demi-cachet en plus. Chl n'est pas venue ; je la verrai sans doute demain. Mais je continue à puiser dans son plat de petits pois. Et à penser à ses escalopes à la milanaise, que je garde dans le congélateur. D'accord, je pense aussi à elle.

Samedi 2, 2 h 19

Cher Monsieur Guggenheim, je crois que vous avez gâché votre argent avec cette bourse que vous m'avez concédée si généreusement. Mon intention était bonne, mais la vérité, c'est que je ne sais pas ce qu'elle a pu devenir. Deux mois ont déjà passé, juillet et août, et la seule chose que j'ai faite jusqu'à présent, c'est acheter ces fauteuils (dont je ne me sers pas) et réparer la douche (dont je ne me sers pas davantage). J'ai passé le reste du temps à jouer avec l'ordinateur. Je ne peux même pas tenir comme il se doit ce journal de la bourse ; vous avez dû remarquer comment je laisse des sujets en suspens et qu'ensuite je ne peux pas y revenir. Bref, je ne voulais vous dire que ces choses-ci. Meilleures salutations et mes bons souvenirs à Madame Guggenheim.

Cette journée a été horrible. Je me suis levé très, très tard ; j'ai fini de prendre le petit déjeuner vers six heures de l'après-midi. J'avais mal à la tête et j'étais de mauvaise humeur. Je ne suis pas sorti. Je crois que le ragoût de légumes de Chl est en train de me bousiller le foie ; il est peut-être trop gras. Aujourd'hui, j'ai évité le ragoût et j'ai mangé une escalope

à la milanaise, elle aussi avec pas mal d'huile, mais jusqu'à présent je ne sens pas qu'elle me fasse du mal. Chl est venue et a mangé une assiette de ragoût. On pensait faire un tour à la FERIA del LIBRO ; c'est aujourd'hui le premier jour de sa braderie annuelle et, même si d'année en année elle perd de son intérêt, j'ai toujours l'espoir que les bons vieux temps reviennent. Mais on s'y est pris trop tard et on n'y est pas allés. Chl était superbe. Elle est toujours très belle, bien qu'elle soit contrariée par certaines choses qui lui sont arrivées, mais aujourd'hui elle resplendissait, comme dans ses meilleurs moments, bien qu'elle eût pleuré. Ensuite, elle est partie, je suis allé sur Internet et j'ai téléchargé quelques films avec de fausses lesbiennes.

Samedi 2, 3 h 15

Très bien ; jusqu'à présent, depuis que j'ai arrêté d'écrire le journal il y a un moment, j'ai corrigé la macro que j'avais faite récemment pour réunir ces fichiers du journal en un seul document maître. Ça marchait très bien, jusqu'au changement de mois. Aujourd'hui, nous sommes le 1^{er} septembre, c'est-à-dire qu'hier c'était le 1^{er}, et la plupart de mes programmes ont des problèmes quand le mois change, ou l'année, ou le siècle. Je dois donc les remettre d'aplomb, généraliser, prévoir toutes les variantes possibles. Dans ce cas, la macro ordonnait parfaitement les fichiers par date, profitant de ce qu'ils portent comme titre la date et l'heure ; mais ce que mon programme indiquait en réalité, ce n'était pas qu'il les ordonnait par date, mais de la plus petite date à la plus grande. Et, lorsque le mois a changé, le 1^{er} septembre est passé avant le 8 août, par exemple, puisque un est inférieur à huit. De sorte que j'ai dû changer cette indication et lui dire d'ordonner par date, et le travail n'a pas été du gâteau. Mais j'y suis arrivé et ça m'a rendu heureux. Ça a été le deuxième moment heureux de la journée ; le premier, bien sûr, ça a été la contemplation de la radieuse beauté de Chl.

Depuis que je me suis levé, je passe mon temps à esquiver le travail de raconter mes rêves que je me suis proposé. Je

l'esquive, je ne sais pas pourquoi, mais je le fais. Maintenant, je m'y mets :

Hier (en état de veille), j'ai reçu une réponse par mail de Marcial, à qui j'avais demandé des renseignements sur Rosa Chacel et de m'envoyer ses livres. Jusqu'à présent, il m'a seulement envoyé des renseignements, très bons ; un article que j'aurais pu trouver sur Internet si j'avais su chercher. Je me suis servi d'Altavista, lui de Google, et il a mis la main sur des données biographiques intéressantes. Je veux dire que le fait que Marcial soit en Espagne n'a en l'occurrence aucune importance.

L'article m'a ému. Il est écrit avec beaucoup d'amour par un certain Federico Jiménez Losantos, quelqu'un qui éprouve pour doña Rosa une admiration similaire à la mienne, ou peut-être plus grande, puisqu'il semble connaître toute son œuvre, dont je n'ai que quelques aperçus. J'ai trouvé très satisfaisant que Jiménez emploie le même mot que j'ai employé dans ce journal pour qualifier doña Rosa : insupportable. Il m'a aussi semblé extrêmement curieux de trouver d'autres points d'identification avec doña Rosa : comme moi, elle était préoccupée par sa tendance à l'obésité, parce que, comme moi, elle mangeait comme quatre. Il semble qu'elle buvait également, une habitude que, grâce à Dieu, je n'ai pas prise (et grâce aussi à mon père, qui dès ma plus tendre enfance m'a inculqué sa haine et son mépris pour les ivrognes). Une autre de ses manies, qui, elle, correspond bien à l'une des miennes : c'était, paraît-il, une lectrice fanatique de romans policiers.

L'article mentionne aussi le fait que le mari de doña Rosa, ce Timo qui fait de fréquentes apparitions dans son journal, a été un « peintre remarquable » et, malgré un certain mépris avec lequel doña Rosa le traite dans son journal, une sorte de héros qui a sauvé une grande collection de tableaux célèbres, parmi lesquels ceux de Velázquez, pendant la guerre civile espagnole.

Comme conséquence de cet article, j'ai rêvé que je me trouvais avec eux. Timo, c'est-à-dire Timoteo Pérez Rubio, possédait dans mon rêve je ne sais quel commerce ; probablement une librairie, mais en ce moment ce détail s'est effacé. Je parlais beaucoup avec lui, il me traitait avec une grande courtoisie

et même avec de l'affection. Il avait l'allure d'un gentleman, avec ses manières impeccablement stylées. C'est dommage que je ne me souviens pas de plus de détails. Ensuite, je me suis retrouvé devant doña Rosa, et nous avons bavardé. Sa présence était très forte, très nette, et elle ne ressemblait pas beaucoup à ma tante Adalghissa, même si elle était bien enrobée, pour ne pas dire obèse, et qu'elle avait la même taille que ma tante, mais elle avait une autre présence, beaucoup plus solide ; elle révélait une énorme force intérieure. J'étais envahi par l'émotion, en parlant avec elle, probablement au souvenir de ce que j'avais lu dans l'article – à propos de tous les mauvais traitements et affronts qu'elle avait eu à subir de la part de la coterie littéraire, pas seulement espagnole. À un certain moment, je lui disais : « Rosa, s'il vous plaît : quoi qu'il se passe, pour rien au monde, ne cessez jamais d'écrire. » Je le disais du fond de l'âme, avec beaucoup d'emphase. Ensuite, je disais quelque chose sur nous, les écrivains maudits (bien que ce ne fût pas avec ces mots ; je ne me rappelle plus la phrase, mais bien l'intention et la douleur), et je me mettais à pleurer d'une manière irrésistible, inconsolable. Je me suis réveillé avec cette douleur dans l'âme, avec cette douleur qui était en même temps de la pitié pour doña Rosa, pour tous les écrivains qui ont souffert des mauvais traitements de l'establishment, et bien sûr pour moi-même.

J'ai fait un autre rêve révélateur, au cours duquel je buvais de l'un des seins d'une certaine femme que je connais et que je ne nommerai pas, ou alors, si je ne buvais pas, du moins j'embrassais ce sein avec enthousiasme. Cette femme représente pour moi sans le moindre doute une figure maternelle, de sorte que c'est là que se trouve l'explication de mes troubles démesurés ces derniers temps : je souffre d'une terrible régression ; je vis la vie depuis mon moi bébé.

Oui, cette situation est née, ou du moins s'est développée si elle avait été créée auparavant (même si je suis déjà passé par ces étapes plusieurs fois au fil de ma vie, ce coup-ci j'ai du mal à me tirer de là, et je doute sérieusement que je puisse y arriver), elle est née, disais-je, au cours de ce séjour chez mes amis, qui a commencé en octobre 1998. Et, arrivé à ce point

où je dois reprendre l'histoire interrompue, j'arrête d'écrire pour aujourd'hui. Je ne peux pas le faire ; pas maintenant.

Samedi 2, 4 h 04

Bon, j'ai dû corriger de nouveau cette macro, parce qu'elle contenait une erreur (elle mettait dans le bon ordre les dates, mais ne respectait pas l'ordre horaire pour une même date). On dirait que maintenant ça marche bien, mais tout ça m'a gâché ce bonheur que je ressentais, et encore une fois le temps a filé ; je vais aller me coucher avec un sentiment, je ne dirais pas de frustration ou d'insatisfaction, mais bien avec une certaine irritation envers moi-même.

Dimanche 3, 0 h 09

Chl est de nouveau ici, dormant dans mon lit, de sorte que je ne peux pas m'amuser avec l'ordinateur beaucoup plus longtemps. Je n'ai absolument pas pu corriger mes horaires de sommeil, mais, à la suite d'une conversation avec ma docteure, j'ai décidé d'attaquer le problème par l'une de ses origines possibles, qui est mon alimentation. Il est possible, si je ne me goinfre pas et parviens à manger peu et plus souvent, que mes horaires de sommeil en soient influencés. Je me suis rappelé les conceptions de mon premier thérapeute qui soutenait que le rythme individuel est réglé par le cycle jeûne-ingestion. La tridimensionnalité de l'être était complétée, si je me souviens bien, par deux vecteurs qui traversaient ce rythme représenté par une ligne verticale : le vecteur physique et le vecteur significatif. Une théorie plus qu'intéressante.

Nous sommes allés à la Feria del Libro, Chl et moi, et nous avons trouvé quelques ouvrages, pas très importants, à l'exception, grâce à Chl qui l'a déniché, d'un ouvrage TRÈS important : le livre n'était pas en solde, mais ça ne m'a pas empêché de le ramener chez moi de toute façon. Il s'agit de ce qui semble être l'une des œuvres les plus reconnues de Rosa Chacel, *Barrio de Maravillas*. Je suis en train de lire en ce

moment un livre que j'avais acheté il y a quelque temps, très bon marché, de Wilkie Collins : *Seule contre la loi*. J'ignorais jusqu'à son existence, j'ai commencé aujourd'hui à le lire et je n'ai pas pu le lâcher ; quel grand écrivain ! L'impression de nouveauté de certains passages surprend, mais de plus l'histoire est racontée avec un tel savoir-faire que l'intérêt se maintient, intact, page après page. Si l'arrivée de Chl ne m'avait pas interrompu, je l'aurais déjà fini. Mais, heureusement, elle m'a interrompu et m'a entraîné dehors pour marcher, nous avons acheté ces livres, et maintenant je vais aller me mettre au lit avec de la compagnie.

Dimanche 3, 0 h 56

Incroyable : la macro d'hier contenait encore des erreurs. C'est curieux comme un mode opératoire peut fonctionner correctement sans donner signe de la moindre imperfection jusqu'à ce que, crac, à un moment donné, à cause de circonstances particulières non prévues, déboule l'horrible erreur. La seule façon d'être sûr d'une technique, surtout quand elle est liée au temps, c'est de l'essayer, de l'essayer, de l'essayer, et même comme ça...

Dimanche 3, 19 h 03

Une petite variante dans ma vie de robot. Bien sûr, grâce à Chl, qui de manière directe ou indirecte organise ma vie. Hier soir, elle est restée dormir à la maison, et je suis allé lui tenir compagnie à trois heures du matin, c'est-à-dire quelque quatre heures avant le moment qui est devenu ces derniers temps mon heure habituelle de coucher. Avant, j'avais pris deux petites doses de Valium, pour aider le sommeil. J'ai lu quelques pages et tout à coup Chl m'a averti que j'étais endormi. Je n'avais pas lâché le livre, mais je dormais et je rêvais. Elle l'a remarqué parce qu'elle était réveillée. Et, en plus, elle était furieuse. Rien ne la contrarie plus que quelque chose en elle ne lui obéisse pas, et c'est certain que son intention de dormir chez

moi est toujours sabotée par une force interne, d'une manière ou d'une autre. Je lui ai demandé si sa maison lui manquait, et elle m'a répondu que oui. Ensuite, je me suis rendormi, mais, comme toujours, en rêvant que j'étais réveillé. Je suis réveillé et j'en profite pour faire des exercices de relaxation et penser à un certain nombre de choses, et quand je me trouve au meilleur moment, j'entends la voix de Chl : « Tu ronfles. » Ça s'est répété trois ou quatre fois, tout au long de la nuit. Chl n'a absolument pas dormi. Moi, je n'ai pas pu m'endormir profondément parce que je commençais à ronfler et, là, Chl me réveillait. Je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas ronfler ; je m'installais dans une position qui laissait circuler l'air le plus facilement possible par le nez et les voies internes, et je me répétais plusieurs fois : « Tu ne ronfleras point. » Je me mettais alors à penser à un certain sujet qui me distrairait du fait que là, à mon côté, se trouvait le corps adorable de la plus belle femme du monde, puisque je ne pouvais même plus la toucher (elle ne m'a même pas permis de l'épier pendant qu'elle se déshabillait avant d'aller se coucher) ; les choses sont ainsi, et je dois les respecter. De sorte que je me mettais à penser à un certain sujet qui me distrairait et je poursuivais ma pensée jusqu'à ce que j'apprenne de nouveau que je ronflais. Et ainsi de suite, jusqu'à sept heures du matin. Heure à laquelle Chl s'est levée et est partie. Je suis resté au lit un moment, mais j'avais faim et, finalement, la faim ne me laissant pas dormir, maintenant que je pouvais ronfler tout mon soûl, je me suis levé aussi. Sept heures et demie. Un vrai record. J'ai appelé Chl chez elle pour savoir si elle était bien arrivée, et c'est avec gentillesse et affection qu'elle m'a répondu. Je me suis préparé le petit déjeuner et, pendant que l'eau chauffait pour le thé, j'ai rebranché la yaourtière, que j'avais débranchée avant de me coucher, parce que, pour je ne sais quelle raison, la laisser branchée me rend nerveux. J'ai vu cependant que le yaourt avait tout l'air d'être prêt et j'ai goûté un peu de l'un des récipients. Excellent : le meilleur résultat obtenu jusqu'ici, grâce à ce que j'ai mélangé au yaourt, soit un autre yaourt que j'avais acheté dans ce dessein. Il s'agit d'un yaourt brésilien fabriqué à base de lactobacilles au nom japonais ; il est vendu en très petits pots, de 80 grammes, et il semble qu'il se prenne comme médicament. On lui ajoute malheureusement

du sucre et une saveur artificielle horrible, indéfinie, quelque chose qui a une lointaine ressemblance avec le chocolat, mais un chocolat ordinaire. Malgré tout, il n'a pas gâché le goût de mon yaourt qui a, maintenant, exactement le goût du yaourt naturel, et il a contribué à l'obtention d'une consistance parfaite, liquide mais pas aqueuse, c'est-à-dire solide comme une gélatine mais qui, une fois touillée, devient liquide sans former de grumeaux ni de caillots. J'ai fini par manger deux pots et me suis mis à attendre des conséquences désagréables, mais elles ne se sont pas produites. J'ai pris le petit déjeuner en lisant le roman de Leo Bruce que j'avais entamé dans le lit, un policier amusant. Du coin de l'œil, je remarquais que c'était une journée ensoleillée, très agréable semblait-il, et je prenais note de l'idée de sortir faire des courses avant midi. Lorsque j'ai eu fini de petit-déjeuner, je me suis aperçu que mon projet d'aller au supermarché n'était pas réalisable parce que nous étions dimanche et que ce supermarché ferme ce jour-là. Il m'est venu à l'esprit alors qu'un autre supermarché, sur l'avenue 18 de Julio, pouvait être ouvert et j'ai été content à l'idée d'avoir un prétexte pour sortir en ce jour ensoleillé. Mais, avant d'y aller, j'ai allumé l'ordinateur, j'ai vérifié le courrier, j'ai lu un truc qu'on m'avait envoyé et, ensuite, j'ai eu l'idée de chercher des jeux que je n'avais pas effacés du disque dur, comme je l'ai découvert hier, pour les mettre en ZIP et les effacer. Je les ai trouvés, les ai mis en ZIP, et ensuite j'ai dû les essayer, à partir du ZIP, pour savoir s'ils fonctionnaient. Ils fonctionnaient. J'ai passé environ deux heures à jouer, dans un état de transe, presque endormi. Entre une chose et l'autre, j'ai réussi à sortir vers midi. Dans la rue, tout indiquait que c'était un dimanche ensoleillé. Il faisait assez froid à l'ombre ; au soleil, lorsque j'ai traversé la place, j'avais chaud. On aurait dit que le printemps était arrivé. De toute façon, j'ai dû mettre ma casquette pour protéger du froid mon crâne nu. À cet instant, l'impression du dimanche s'est emparée de moi et j'ai ressenti un désir violent d'aller au marché hebdomadaire de Tristán Narvaja. Ce n'était pas une mauvaise heure pour aller voir des livres ; d'habitude, les bouquinistes restent sur place, ou restaient, jusqu'à environ deux heures de l'après-midi. Il y avait aussi les boutiques des bouquinistes qui sont à demeure sur Tristán Narvaja et ouvrent le dimanche

matin. La tentation était forte, mais j'ai procédé à une brève analyse de mes forces et j'ai décidé que je n'irais pas. À dire la vérité, je dormais presque debout. Je devais marcher avec attention et je me suis aperçu que j'attirais l'attention des passants, et pas seulement à cause de la barbe. Je devais offrir une image lamentable ; jamais je n'avais avancé si lentement, avec cette démarche assez hésitante, cette rigidité corporelle que donne une colonne vertébrale qui n'a pas eu son temps de repos. Mais ce qui devait attirer le plus l'attention était l'expression de mon visage, et pas à cause de la barbe mais plutôt du regard, c'est du moins ce que je crois, puisqu'il a mérité un second coup d'œil de la part de deux dames, en un laps de temps de quelques minutes – d'abord l'une, puis l'autre. Elles arrivent en marchant tranquillement, et leurs regards tombent naturellement sur cette partie du paysage que je suis, leurs têtes continuent à pivoter automatiquement jusqu'à ce que quelque chose tire une sonnette d'alarme dans le cerveau, et leurs têtes font soudain marche arrière dans leurs parcours, et les dames me dévisagent de nouveau, cette fois consciemment, avant de détourner leurs regards encore une fois. Ce qui s'appelle sursauter. Drôle de mot, « sursauter ».

La question de savoir si j'allais ou pas me rendre à la braderie résolue donc négativement, j'ai poursuivi ma route et je suis arrivé au supermarché, j'ai fait mes courses prévues et d'autres non prévues, comme un pot de colle vinylique, qui avait disparu par accident depuis un bon moment de ma liste d'achats, et quelques flûtes de pain français qui se sont révélées délicieuses. Je n'ai trouvé aucune pharmacie ouverte pour demander le prix de l'un des médicaments dont je suis sur le point d'être à court ; pour le reste, ma sortie a été un franc succès. Lorsque je suis arrivé chez moi, j'avais déjà faim parce que je continue avec mon plan de tentative de normalisation de mon emploi du temps grâce à la répartition raisonnable des repas, et que j'avais fait un petit déjeuner plus que léger. Je me suis décidé pour le ragoût ; une demi-ration. J'espère que, puisqu'il était midi et non minuit et que j'en mangeais peu, il n'aurait pas de conséquences déplaisantes. L'expérience n'a pas pu être menée assez loin pour mesurer les résultats de manière appropriée puisque, aussitôt que j'ai eu terminé de manger, j'ai fumé une cigarette, pris un café, ensuite je

me suis assis dans le fauteuil de relaxation et j'ai posé les pieds sur l'un des accoudoirs du fauteuil de lecture. Je me suis immédiatement et profondément endormi. L'envie d'uriner m'a réveillé. J'avais des fourmis dans les bras et les jambes très endolories ; j'ai eu du mal à me dépêtrer du fauteuil et à le quitter. Je suis allé aux toilettes sans ouvrir complètement les yeux et, de là, directement au lit. Je ne me suis pas déshabillé. Je me suis glissé entre les draps sans baisser la persienne, ce qui a été une erreur, parce que la lumière était une torture pour mes yeux. Au cours de ma sortie de midi, l'état de mes yeux m'a donné du souci : l'œil droit me faisait assez mal et, globalement, je ne voyais pas bien, il y avait comme des crises au cours desquelles les choses perdaient leurs contours. Bien sûr, je n'ai pas l'habitude d'être au soleil ; mes yeux se sont habitués à la lumière artificielle, et je ne sais pas si je pourrais retrouver une bonne vision à la lumière du jour. J'espère bien pouvoir essayer ; c'est si agréable de marcher quand il y a encore de la lumière naturelle dans le ciel. Mais, disais-je, la lumière me blessait les yeux, et je n'avais pas la force de me lever et d'aller baisser la persienne ; ce que j'ai fait, c'est mettre mon bonnet en fil et bien me l'enfoncer sur la tête jusqu'à ce que la partie inférieure du bonnet me couvre les yeux. Je n'ai pas réussi à obtenir cent pour cent d'obscurité, mais tout de même assez pour que mes yeux cessent de se plaindre. Je me suis endormi, jusqu'il y a quelques instants ; je me suis endormi comme une pierre, comme un tronc. Je ne me souviens même pas d'avoir rêvé. Évidemment, les petits pois me sont en partie restés sur l'estomac ; j'ai en ce moment un goût horrible dans la bouche. Mais ce serait la même chose avec n'importe quoi d'autre que j'aurais mangé, puisque la position horizontale entrave le processus digestif. De sorte que mon expérience a échoué.

Et, à propos de manger, j'ai de nouveau faim. Maintenant, ce sera le tour d'une escalope à la milanaise. Et de la tomate avec de l'ail.

Lundi 4, 2 h 21

Du nouveau : je suis en train d'écrire à la main. La date et l'heure n'ont donc pas été mises en appuyant sur un bouton dans Word, c'est bien moi qui les ai mises. J'ai calculé la date et, quant à l'heure, j'ai regardé une horloge qui est accrochée au mur et qui n'est pas très exacte. J'ai enlevé une minute à l'heure indiquée ; tenez compte de ce détail.

Cela signifie que l'ordinateur est éteint et que je m'apprête à me coucher. Je me suis tenu, d'une manière assez raisonnable, à ma décision de répartir les repas, et maintenant j'ai l'estomac raisonnablement rempli.

Après le dîner, je me suis dirigé vers l'ordinateur avec l'intention de poursuivre ce journal, en commençant directement et sans détour le récit que je dois faire à propos de ma rechute au cours de l'année 1998. J'étais sur le point d'ouvrir Word lorsque j'ai dit « Merde » parce que j'ai senti mon impulsion perversément s'infléchir. J'ai ouvert, au lieu de Word, un jeu de cartes que j'avais copié dans la disquette ZIP. J'ai joué trois parties de solitaire (Free Cell) (Free Cell a cette qualité que l'on peut toujours trouver une solution – si l'on réfléchit correctement ; pas comme dans Golf, le Solitaire ou d'autres jeux de cartes où le hasard domine et souvent fait échouer les meilleurs efforts). J'ai gagné les trois parties. Il y a sept parties enregistrées avec cent pour cent de succès. Il y aura toujours cent pour cent de réussite dans ces statistiques parce que, quand je perds une partie, je l'efface pour repartir de zéro.

Pendant que je jouais la troisième partie, j'ai senti qu'arrivait à son tour l'impulsion perverse à chercher de la pornographie sur Internet. J'ai consulté mon programme spécial qui m'a indiqué que la projection des dépenses pour septembre était environ cinquante pour cent supérieure au maximum que je me suis imposé. Mais ça ne m'a pas empêché d'ouvrir Netscape ni de perdre une heure et demie à télécharger quelques vidéos peu satisfaisantes. Ensuite, j'ai eu de nouveau faim et j'ai éteint l'ordinateur. J'ai pris un thé avec deux tartines grillées, deux biscuits avec de la ricotta et un autre fromage. J'ai entamé un nouveau roman policier, un bouquin de John D. MacDonald,

avec Travis MacGee comme personnage principal. Ça a l'air de faire partie de ses bons romans.

Et me voilà à baisser le rideau sur la journée. Il y a un moment, j'ai pris 2,5 milligrammes de Valium et, pendant que je lisais, j'ai commencé à piquer du nez. Je vais prendre maintenant encore 2,5 milligrammes de Valium.

Il est très évident que j'esquive le récit de cette période qui débute en octobre 1998. Ce doit être très douloureux. Je ne me forcerai pas ; je continuerai à le conserver dans un viseur mental quelque peu périphérique, comme si je l'observais du coin de l'œil pour ne pas le perdre de vue ; mais approfondir ça, non, pas encore.

Mardi 5, 4 h 45

Cher Monsieur Guggenheim, j'espère que vous êtes conscient des efforts, notés dans ce journal, que je fais pour me guérir de mes mauvaises habitudes, du moins de certaines d'entre elles, du moins dans la mesure où ces habitudes m'empêchent de me consacrer pleinement au projet d'écrire ce roman que vous avez si généreusement financé. Vous voyez bien que je fais tout ce qui est humainement à ma portée, mais je bute encore et encore sur ce tas de décombres que j'ai moi-même, à un certain moment, déversé sur mon chemin. Il est nécessaire que je déblaie totalement ces décombres pour pouvoir continuer à avancer ; je dis cela parce que je me connais et que je sais parfaitement que je ne peux pas arriver à l'inspiration d'une autre manière. Parce que l'inspiration dont j'ai besoin pour ce roman n'est pas n'importe quelle inspiration, mais une inspiration particulière, liée à des événements qui gisent dans ma mémoire et que je dois ranimer, inévitablement, pour que cette suite du roman soit une véritable suite et non un simulacre. Je ne veux pas me servir de mon savoir-faire. Je ne veux pas m'imiter moi-même. Je ne veux pas reprendre le roman là où je l'ai laissé, il y a seize ans, et le poursuivre comme si rien ne s'était passé. J'ai changé. Mes points de vue ont changé. Ma mémoire a changé et elle a certainement modifié les faits. Je me rappelle assez bien, je dirais presque

parfaitement, au-delà des petites variations inévitables – parce que la mémoire est dynamique et créative ; comme je l’ai déjà dit souvent, elle met et elle retire un tas de choses de son propre chef –, je me rappelle assez bien, disais-je, les faits que je veux raconter. J’ai même quelques pages écrites, très laborieusement. Je les ai écrites l’an dernier, quand je ne savais pas encore si vous alliez m’octroyer ou pas cette bourse. Dans ces pages, les faits sont là, mais ils ne sont pas vivants. J’écris ce que je me rappelle, mais ce n’est que de la pure information emmagasinée dans la partie de la mémoire qui emmagasine des informations. Pendant que je les écrivais, mes sentiments n’apparaissaient nulle part. Il n’y avait pas ce que l’on appelle des « expériences vécues ». Il n’y avait pas d’inspiration. Par conséquent, il n’y avait pas de style. Par conséquent, ces pages sont une escroquerie. Peut-être que je les utiliserai, si le cas se présente, parce que de toute façon ce n’est qu’une poignée de pages et elles ne touchent pas le cœur de ce que je veux raconter ; peut-être que ce ne sera pas possible, je veux dire que, moi, je ne serai pas capable de les raconter mieux. Mais je ne veux pas continuer comme ça. Je veux *sentir*, je veux *voir* les scènes que je raconte. Et, pour ça, Monsieur Guggenheim, il est nécessaire que, en me fondant sur ce journal intime, je cherche le chemin de mes sentiments, en revivant les faits les plus récents, je dirais presque les plus frais. Et j’ai beau faire des tours et des détours, je ne peux pas y arriver. Comme je ne peux non plus me coucher plus tôt ni me lever plus tôt. Vous me direz : employez une partie de l’argent de la bourse pour vous lancer dans une psychothérapie. Vous avez raison : j’ai fait une tentative, vraiment j’ai essayé, et je crois l’avoir raconté déjà dans ce journal ; sauf que je ne suis pas tombé sur le thérapeute qui convenait. Mais vous avez raison ; je devrais peut-être insister. D’après mon expérience, les thérapies bloquent plutôt l’élan littéraire, du moins à leurs débuts. Ça peut être un long chemin. Peut-être qu’il n’y en a pas d’autre. Pour commencer, je devrais trouver le thérapeute qui accepterait de me recevoir la nuit. Ensuite, je devrais le payer ; lui verser des sommes exorbitantes, car la psychothérapie est un luxe. Je devrais renoncer à certains achats que je désire faire avec votre argent, Monsieur Guggenheim, par exemple des climatiseurs pour ne pas passer un autre été comme le

dernier que j'ai traversé ; cet été a achevé de me faire complètement sombrer dans mes mauvaises habitudes. J'en étais arrivé presque à vouloir crever. J'ai toujours eu des difficultés avec l'été, et chaque année c'est pire ; en vieillissant, la sensibilité au climat devient sans doute plus grande parce que j'ai moins de défenses et que, comme vous n'aurez pas manqué de le remarquer, chaque année le climat devient, objectivement, un peu moins tolérable. La Terre se réchauffe de plus en plus, et un jour elle va exploser en mille morceaux. Je suis sûr que les chiffres qu'on donne officiellement sont truqués ; je crois que le processus de réchauffement est beaucoup plus rapide qu'on ne le dit. Les climatiseurs ne contribuent pas à améliorer les choses ; je suis même sûr qu'ils contribuent à empirer le climat. Mais nous sommes comme ça, chacun pense à soi, et la Terre, le futur, qu'ils se débrouillent. Le citoyen lambda ne peut rien faire face à ces sujets. Il doit tenir bon. Probablement que mes petits-enfants auront le même sort que des frites dans une friteuse d'huile bouillante, mais je ne peux rien faire pour l'éviter et je m'achèterai ces appareils qui me permettront de passer un été moins misérable. C'est ça ou la psychothérapie. Vous, à ma place, que feriez-vous ? Bien que, j'imagine, il vous soit difficile de vous mettre à ma place, non par manque de bonne volonté, mais pour des raisons culturelles. Vous n'imaginez probablement pas ce que c'est de vivre dans ces conditions de sous-développement. Certaines réalités peuvent vous sembler tout simplement inconcevables.

Bien ; je ne vous importune pas davantage avec ce bavardage. Je ne voulais que vous faire savoir que je n'oublie pas, ne serait-ce qu'un seul instant, l'engagement que j'ai pris avec vous, et que je fais tout ce qui est à ma portée pour parvenir à bon port.

Salutations à Madame Guggenheim.

Mercredi 6, 4 h 41

Semaine de travail. Mardi. Jour avec mon étudiante et jour d'atelier virtuel. Mon étudiante n'est pas venue ; j'ai inutilement précipité mon retour chez moi, une fois rendu le

fromage. J'ai rendu le fromage parce que, au lieu de s'affiner, il s'est coagulé. Je ne sais pas comment se nomme exactement ce processus, mais pour moi c'est de la coagulation. Le fromage ne devient pas plus tendre, il durcit, on dirait du plastique et, quand on le mâche, il produit une sensation épouvantable sur les dents. Il parvient à vriller tous les nerfs du corps, comme quand quelqu'un fait crisser ses ongles sur un tableau. On a l'impression que les dents se déchaussent. L'employée qui me l'avait vendu, une femme plus très jeune, l'air pas très futé, n'a pas écouté ce que je lui ai dit. « Vous l'avez mis au réfrigérateur ? – Non, je ne l'ai pas mis au réfrigérateur, pas jusqu'à hier. Il est resté quatre jours dehors et il a transpiré le lactosérum pendant deux jours. – C'est pour ça. Vous ne deviez pas le mettre au réfrigérateur. – Je ne l'ai pas mis au réfrigérateur. – Mais vous lui donnez un coup de brosse, comme ça », et elle me montrait la partie de la croûte qui était recouverte de moisissures. « Il s'est coagulé. On ne peut pas le manger. » Mais c'était inutile, elle insistait avec sa petite brosse et le réfrigérateur où je n'aurais pas dû mettre le fromage. Elle voulait que je le remporte et que je lui donne un petit coup de brosse. « Vous avez perdu un client », lui ai-je dit, et je m'en suis allé, furieux, en leur laissant en cadeau le fromage. Qu'ils le bouffent, s'ils peuvent. J'ai essayé de faire preuve de dignité en quittant le magasin, mais on a remarqué que j'étais furieux parce que je me suis embrouillé avec la porte vitrée, je tirais et je poussais, et je n'arrivais pas à l'ouvrir. Ensuite, j'ai poussé l'autre battant trop fort, ça a fait beaucoup de bruit, et j'ai pu sortir. On aura dû penser que j'ai fait du bruit exprès, pour manifester mon irritation. Mais moi je ne voulais pas me montrer fâché, mais digne.

Hier, le dentiste a annulé mon rendez-vous et, aujourd'hui, mon étudiante n'a pas pu venir. De toute façon, j'ai eu du travail avec l'atelier virtuel, mais la plus grande partie du temps, je l'ai passée à m'amuser à faire des réussites et à ranger des dossiers dans les disquettes ZIP, à faire un peu de ménage et à mettre de l'ordre, mais uniquement dans l'ordinateur. La cuisine, en revanche, est une catastrophe ; je n'ai plus ni assiettes ni couverts propres. Si, demain, la femme de ménage est absente, et elle sera sûrement absente, vu comment se

présente la semaine, je devrai me remonter les manches et me payer moi-même la vaisselle. Ça me fera mal au dos. Demain, la professeure de yoga ne sera sûrement pas là, elle non plus. Mais, jeudi, il y aura atelier ; il est impossible que tous les étudiants soient absents. Il y en a trop. Ce serait une trop grande coïncidence.

Malheureusement, je n'en ai pas profité pour essayer d'avoir un peu de temps libre. Chl n'est pas venue ; ou, plutôt, elle est passée dans l'après-midi, en coup de vent, pour des affaires qui la concernaient. Elle affirme chaque fois de manière plus ferme son rejet des relations sexuelles, à l'en croire pas exclusivement avec moi, mais avec tous les hommes. Avec les femmes, elle n'a rien dit.

J'ai eu sommeil tôt dans la soirée, avant minuit, mais j'ai résisté. Je devais travailler à l'atelier virtuel. Mais, même si je n'avais pas eu à travailler, j'aurais de toute façon résisté. Je ne sais pas pourquoi ; je n'arrive pas encore à admettre que je ne puisse pas dominer des choses aussi simples que débrancher l'ordinateur et me mettre au lit. Que je dorme ou pas, je m'en fiche ; le mot d'ordre est de me coucher. Mais je ne le fais pas. Je suis un drôle de type. J'ai pensé aujourd'hui que je pourrais bien être en train de faire une crise psychotique plutôt grave, parce que je continue à perdre du poids et je crois me souvenir que perdre du poids peut être un symptôme de psychose. Si on ajoute à ça les troubles du comportement, en particulier en rapport avec le sommeil, le tableau n'est guère encourageant. C'est étrange, parce que je raisonne bien. Je peux aussi perdre du poids à cause de je ne sais quelle maladie maligne. Le dos continue à me faire mal, au niveau du bas du poumon droit.

De sorte qu'aujourd'hui je n'ai rien avancé du tout non plus, et dans aucun sens ; je n'ai même pas pu empêcher que l'on m'escroque avec le fromage. Et la caissière du supermarché, où j'achète l'eau minérale, au moment où je suis passé devant elle et où je lui ai demandé d'encaisser douze bouteilles et de me les faire envoyer chez moi, la caissière, donc, m'a fait aller chercher une bouteille comme échantillon dans les réfrigérateurs des fins fonds du magasin. C'est la première fois qu'elle me fait ça. Je me suis plaint. Je lui ai dit : « Avant, quand tu me trouvais plus sympathique, tu sautais par-dessus le comptoir et tu allais la chercher toi-même. » Mais il paraît

qu'elle était fatiguée parce qu'elle est la seule caissière maintenant, et qu'elle travaillait depuis le matin. C'est ce qu'elle a dit. De toute façon, aujourd'hui, j'ai la nette impression que plus personne ne m'aime.

Mercredi 6, 17 h 43

Comme je l'avais pronostiqué, la femme de ménage n'est pas venue. Elle a laissé un message sur le répondeur ce matin, une série de sons que j'ai entendus perdu dans mes rêves, mais sans comprendre qui appelait ni pourquoi ; j'ai pensé que c'était Julia, qui a l'habitude de laisser des messages le matin, tout en sachant que je ne vais les écouter que l'après-midi, parce qu'elle affirme que, si elle n'appelait pas à ces heures-là, elle se découragerait et, finalement, ne passerait pas de coup de fil. Le message est toujours le même : « Appelle-moi quand tu pourras. » La femme de ménage, quant à elle, laisse toujours des messages incomplets parce qu'elle commence à parler alors que le message du répondeur n'est pas fini, avant le bip qui autorise à parler, de sorte que je reçois toujours des fins de message ; mais ils sont bien suffisants. Elle ne vient pas et c'est tout.

Je me trouve dans ce qu'on appelle la « période de centrifugation ». Quelque chose d'intangible en moi éloigne de moi les gens. Il y a aussi des périodes opposées, de centripétation, et là tout le monde se colle à moi, et je n'arrive pas à recevoir autant de gens. Il faut être patient et attendre que ça change. Il faut aussi s'armer de patience et remonter ses manches et faire la vaisselle.